

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

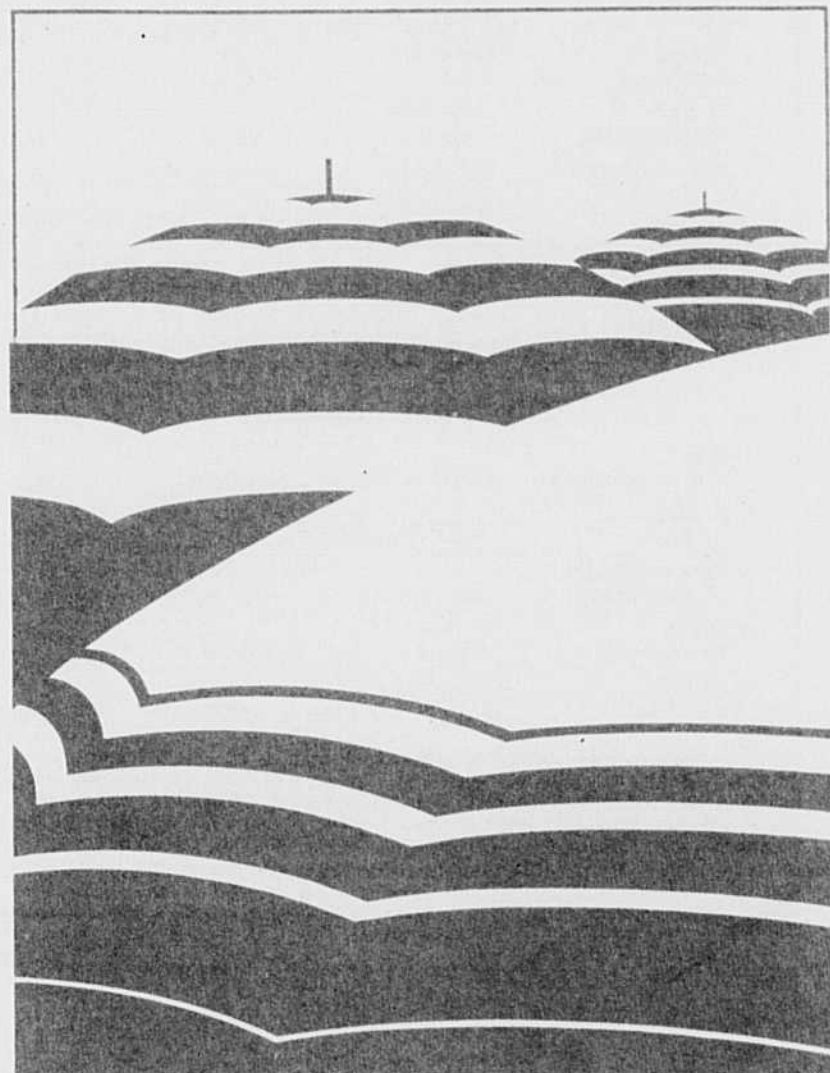
Champigny

Librairie Champigny
4474, rue St-Denis
Montréal (Québec)
844-2587

du 21^{er} au 27^{er} sept.
JOURS

Chaque livre à
20%
en réduction

Montréal, samedi 17 juin 1989



Des livres à lire sous le parasol

GUY FERLAND

UN GLAÇON tinte dans un verre de punch. Une main arrosée de gouttes de sueur se retire. Une cigarette abandonnée dans un cendrier se consume. L'ombre d'un parasol se déplace imperceptiblement. Il fait chaud. Le mercure indique 33 degrés et la pression atmosphérique est à 101 kilopascals, à la hausse. La main termine le bras droit d'un corps sveltes dégoulinant d'eau salée. La mer taquine quelques grains de sable paresseux d'une plage immense. Au milieu de ce décor enchanteur, un livre trône. C'est l'été : la saison idéale pour lire un gros bouquin en vacances, reprendre les lectures manquées de l'hiver ou relire quelques classiques.

Mais que doit-on lire ? Les libraires sont les mieux placés pour répondre à cette question. L'expérience leur a montré que l'été est la saison des gros bouquins. Les gens en veulent pour leur argent et n'apportent généralement qu'un ou deux livres en vacances. De plus, les lecteurs de la période estivale désirent s'évader de leurs soucis quotidiens. Ils choisissent donc en majorité des romans policiers ou des récits d'aventures. Ce qui produit un paradoxe étonnant : l'été, on veut lire de la littérature légère mais dans un format « pesant ». Preuve par l'absurde de l'insoupçonnée légèreté de la lecture...

« Il y a bien sûr quelques mordus de lecture qui profitent de l'été pour s'acheter une vingtaine de livres de poche, nuance Yolande Martel, de la librairie Renaud-Bray. Mais, en général, les

clients veulent des livres qui durent. C'est pourquoi le dernier John Irving, *Une prière pour Owen* (Seuil), est parfait pour cet été. C'est un livre drôle par endroit, triste d'autres fois, long, avec un côté historique troublant et bien écrit. Il y a aussi le roman de Larry Collins sur la guerre de Troie, *Dédale* (Robert Laffont), qui devrait bien se vendre. C'est un suspense intelligent.

Jesus Vega, de la librairie Le Parchemin, abonde dans le même sens. D'après lui, les lecteurs abandonnent les lectures difficiles (essais, philosophie, histoire, etc.) pour se contenter de romans consistants avec un arrière-plan historique. Claire Tailon, de la librairie Pantoute, à Québec, signale que l'été est une saison chaude en librairie et qu'elle est la seconde pointe de vente de l'année. Pour Elizabeth Marchaudon, de la librairie Hermès, l'été devrait être la saison des livres en format de poche parce qu'il sont plus pratiques en voyage.

Des libraires nous ont suggéré quelques valeurs sûres à lire cet été. Pour Sylvain Neault, de la librairie Flammarion, *Une prière pour Owen*, de John Irving, *Juliette Pomerleau*, d'Yves Beauchemin, *La Mort d'un expert*, de P.D. James, *Le Médianoche amoureux*, de Michel Tournier, et *Belle Ombre*, de Flora Groult, devraient étonner la soif insatiable des vacanciers.

D'après Louise Tremblay, de la librairie Demarc, *Dédale*, de Larry Collins, *La Trahison des dieux*, de Marion Zimmer Bradley, *Une prière pour Owen*, de John Irving, *Un phantasme de*

Voir page D - 2 : Lectures d'été

Vive les vacances

C'est le temps des vacances pour LE PLAISIR DES LIVRES. Au fil des semaines, nos lecteurs retrouveront durant l'été quelques pages consacrées à la littérature dans le CAHIER DU SAMEDI.

LE PLAISIR DES LIVRES reviendra à la mi-septembre. Bonnes vacances et bonnes lectures.

— la rédaction

Paul Zumthor sans frontières

GUY FERLAND

PAUL ZUMTHOR est un homme de limites. Il a franchi bien des frontières dans sa longue vie de nomade. Il a également pratiqué plusieurs genres littéraires : essais théoriques, critiques, romans, poésie et nouvelles, en plus d'être un médiéviste de réputation mondiale. Le livre qu'il vient de publier aux éditions de l'Hexagone, *Les Contrebandiers*, offre un panorama des éléments disparates de sa vie riche en rebondissements.

La première limite qu'a connue Paul Zumthor vient de son origine. Son grand-père était allemand, et, du côté de sa mère, il a une quelconque origine italienne. Toutefois, il est né à Genève en 1915 et a eu une éducation tout à fait francophone. À six ans, sa famille déménage en banlieue de Paris où il grandit. À l'école, on lui fait sentir sa différence, que son nom accentue, et on ne l'accepte pas. Il apprend que la limite des frontières délimite une frontière plus profonde : celle de la nationalité.

C'est à l'université, en droit, que Paul Zumthor a la révélation de sa vocation de médiéviste et qu'il rencontre sa deuxième limite : celle du temps. C'est un professeur d'histoire du droit qui lui inculque le goût pour les recherches sur le Moyen Âge en lui montrant les liens qui unissent une société et ses récits. Après la mort de son père, Paul Zumthor change d'orientation et entre en faculté de lettres où il s'intéresse particulièrement à la littérature du Moyen Âge. L'esprit de l'époque, 1935-1939, était au romantisme et favorisait l'intérêt pour la chevalerie.

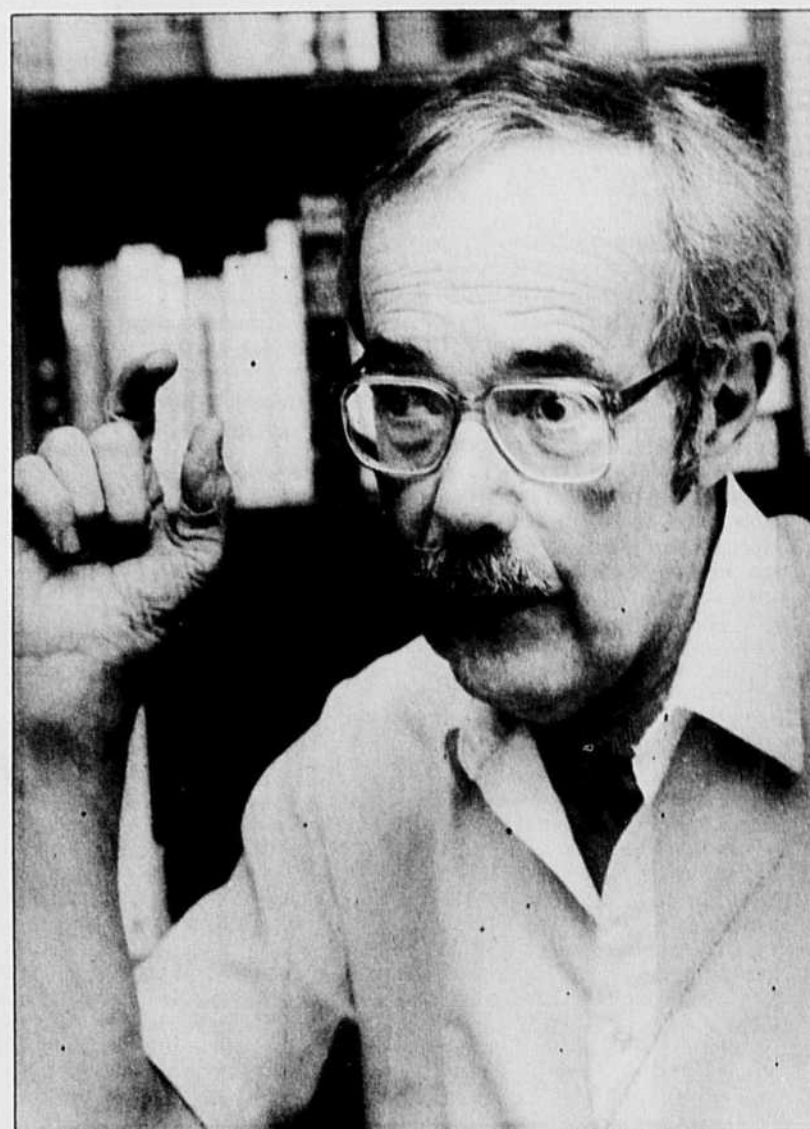
Après une maîtrise sur Lancelot et un doctorat sur Merlin l'enchanteur, Paul Zumthor décline un poste d'assistant à l'Université de Bâle. Il y demeure cinq ans. En 48, il obtient une chaire à l'Université d'Amsterdam. Il y dirige pendant 19 ans l'Institut des langues romanes. Tout ce temps, il voyage abondamment, tant en Amérique du Sud qu'en Asie et en Afrique. Les frontières géographiques n'ont plus de secret pour lui.

En 62, Paul Zumthor est invité au Québec pour donner un cours d'été. Immédiatement, c'est le coup de foudre pour le pays, les gens et l'histoire. Il rencontre des jeunes appartenant au Front de libération du Québec. La Révolution tranquille l'enthousiasme car il sent qu'on franchit une autre limite, politique celle-là. Mais il retourne en Hollande où il enseigne jusqu'en 1970. Après 19 ans d'enseignement au même endroit, il se sent des fourmis dans les jambes. Il va donc donner des cours à l'université Yale, aux États-Unis. Il y reste un an. Le temps que met l'université de Montréal pour lui offrir une chaire en littérature comparée, d'excellentes conditions de travail et un gros défi à relever.

En s'installant au Québec, la première impression de Paul Zumthor fut de sentir qu'il récupérait enfin sa langue maternelle. Il avait travaillé en néerlandais, en anglais et enfin en allemand pendant plus de 20 ans. Le français lui manquait. D'autant plus qu'il ne l'avait jamais abandonné, écrivant constamment de la poésie et des romans.

La poésie est, d'ailleurs, sa passion constante depuis qu'il a huit ou neuf ans.

Voir page D - 12 : Zumthor



Paul Zumthor

PHOTO JACQUES GRENIER

Sulitzer vend ses livres comme des pièces d'étoffe

FRANÇOISE LAFLEUR

« JE NE cherche pas à réinventer l'écriture, je n'ai aucune prétention à un prix de littérature, je ne suis pas Marcel Proust; n'empêche que je suis bien un écrivain, au même titre que l'était Dumas. Pour être plus précis, je suis une feuilletoniste. Je fais des romans à grand spectacle. Je privilégie l'histoire et les personnages. »

Paul-Loup Sulitzer, romancier très contesté en France par le séral littéraire, semble au-dessus de toute critique. Il a le regard fier, porte en lui la marque de l'assurance et aime bien faire voir aux yeux de tous et chacun sa réussite.

Traduit dans 47 pays, y compris la Chine populaire, Paul-Loup Sulitzer vient de publier sa 11e saga, *Sur les routes de Pékin* : une histoire d'amour entre un grand reporter et une journaliste américaine, propriétaire d'un quotidien, le tout sur fond des années 30 et de mafia new-yorkaise. « Dix de mes romans ont été numéros un sur la liste des best-sellers. » En fait, Paul-Loup Sulitzer étale ses livres comme un marchand ses pièces d'étoffe. De long en large et sous toutes les coutures, il en vante les mérites. Et Sulitzer est bon commerçant, très bon commerçant. Pour la promotion de son dernier-né, il a conçu une publicité projetée dans 860 salles de cinéma. Pour mieux vendre, Paul-Loup s'affiche sur les panneaux de Paris et prend la parole à la radio. Au cinéma, il se met lui-même en vedette dans un film de 35 secondes tourné en 35 mm par Gérard Krawczyk. Pour mousser son produit, il reprend les propos mêmes de la critique, virulente à son endroit : « Êtes-vous bien l'auteur de vos livres ?... Avez-vous lu votre dernier roman ?... » Rien n'arrête Paul-Loup. Félicité ou critiqué, il sait faire tourner le tout en sa faveur.

« Vous savez, toute cette polémique à savoir si je suis bien l'auteur de mes livres, c'est en partie de la jalousie, de l'envie... car je vends beaucoup dans un domaine où peu de gens font de l'argent. On me fait un mauvais procès. Mes méthodes de travail sont banales; elles sont celles de beaucoup de romanciers américains qui ont des collaborateurs, des documentalistes, des réviseurs... Alexandre Dumas travaillait ainsi, et beaucoup d'autres, même au XIXe siècle. Ça me met sur le même pied que Dumas, Daudet, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Rodin; je suis en bonne compagnie, vous ne trouvez pas ? Mais, rassurez-vous, je suis bien l'auteur de mes livres. »

Homme d'affaires dès l'âge de 18 ans, il met sur pied les premiers clubs de collectionneurs de



Paul-Loup Sulitzer

PHOTO CHANTAL KEYSER

porte-clefs et importe mille et un gadgets inutiles avant de diriger des sociétés d'import-export et de se lancer dans l'immobilier. Depuis, Paul-Loup Sulitzer est devenu expert économique et conseiller financier reconnu à l'échelle internationale. Il a fait de la finance et de toutes ses manigances le fond de trame de ses romans d'aventures.

Ici encore, Paul-Loup Sulitzer se vante d'être le premier. « J'ai inventé un nouveau genre qui n'existait pas dans le monde francophone : le western financier. » Avec *Money* (1980), *Cash* (1981) et *Fortune* (1982), parus aux éditions Denoël, les héros sont bâtisseurs d'empire. Bien avant que soient ébauchés à la Une des grands quotidiens les scandales de Wall Street, Sulitzer racontait à travers ses personnages les OPA, les bagarres monétaires, les grands coups financiers où les poignées de dollars servent d'arme tranchante.

C'est avec *Le Roi vert* (éditions Stock, 1983),

vendu à près de 650,000 exemplaires en France et à 500,000 aux États-Unis, que Sulitzer commence vraiment à faire fortune avec ses bouquins. En 1984, nouveau best-seller, *Popov*, vendu à 700,000 exemplaires. Suivent *Hannah* en 1985 et *L'Impératrice* en 1986 dont les ventes prennent le même chemin : plus d'un million d'exemplaires.

Paul-Loup Sulitzer a récemment créé une société, P.L.S. International, par laquelle il gère ses droits d'auteur.

En parlant de la critique à son sujet, il dit : « Si je n'avais pas vendu 18 millions d'exemplaires de mes livres, on me laisserait tranquille... Je ne fais pas beaucoup d'affaires, je gère mon argent tout simplement. Je n'ai pas honte de mes revenus, 100,000 dollars canadiens par mois en droits d'auteur, et je ne joue pas, comme certains critiques littéraires, les désintéressés humanistes... Et je paie mes impôts, beaucoup d'impôts. Pourquoi faudrait-il qu'un écrivain soit nécessairement pauvre ? »

Il reprend à son compte les propos de Dumas qui disait : « Pourquoi un écrivain doit-il être pauvre, pourquoi faut-il qu'il reste dans une chambre de bonne en train de pleurer une bougie à la main ? » Sulitzer continue : « Vous savez ce qui me choque ? C'est que Van Gogh soit mort dans la misère la plus totale, et que presque un siècle après sa mort, on ait vendu *Les Iris* \$ 80 millions à un Japonais. Voilà ce qui me choque. Je souhaite que les gens qui créent puissent bien profiter de leur vivant de ce qu'ils créent. »

Sulitzer fait aussi preuve d'humour. « Lorsqu'on m'a attaqué, que j'ai été mal ciblé par le milieu littéraire en France, certains de mes amis ont été lâches. Avec de tels amis, on n'a pas besoin d'ennemis ! Et je remercie mes ennemis, ceux qui m'ont violemment critiqué. Car on ne peut en vouloir à des gens dont les propos désobligeants vous permettent finalement d'obtenir \$ 10 millions de publicité gratuite... Ils ont fait tripler mes tirages. Alors, je les remercie et je souhaite une seule chose, c'est qu'ils recommencent. » Avec quelque brin d'arrogance dans la voix, Paul-Loup ajoute, cependant : « Ce sont des ayatollahs culturels; ils ne vous condamnent pas à mort, mais ils essaient de vous tuer intellectuellement. »

Bernard Pivot, c'est autre chose, continue Sulitzer. Lui, il a au moins un point commun avec moi, c'est un bon commerçant. Lorsqu'il a fait de Sulitzer le sujet de son émission *Apostrophes*, il voulait faire grimper sa cote d'écoute... Je n'ai d'ailleurs même pas été invité à cette émission

Voir page D - 12 : Sulitzer



Graham Greene
19,95 \$

Un père joue son fils au backgammon. Un roman qui bascule dans le thriller.



LES FEMMES QU'ILS AIMENT
LES FEMMES QU'ILS QUITTENT

COLLECTION ÉROTISME - ÉDITIONS LAFONT

L'été Robert Laffont

Dr. Connell Cowan
Dr. Melvin Kinder
24,95 \$

Comment les hommes voient-ils l'amour ? par les auteurs de « Belles, intelligentes et seules ».

Larry Collins
23,95 \$

Après « Fortitude », un thriller sur l'arme ultime : la manipulation des cerveaux.



Marek Halter
29,95 \$

La première grande fresque du judaïsme contemporain.



ROBERT LAFFONT

Tout un monde erre sur les routes de Pékin

SUR LES ROUTES DE PÉKIN
Paul-Loup Sulitzer
Éditions 1 Stock
1989, 432 pages

FRANÇOISE LAFLEUR

Dernier tome d'une trilogie, *Sur les routes de Pékin* est déjà à la une sur la liste des best-sellers en France, suivant le même tracé que la plupart des romans de l'auteur. Faisant suite à *La Femme pressée* (1987) et à *Kate* (1988), le livre raconte plusieurs histoires. Avec Kate Killinger, journaliste et directrice d'un quotidien, et Rourke, reporter qui se balade en Europe et en Chine, l'auteur peint un tableau des années trente,

LE PLAISIR DE LIRE

riches en événements historiques.

Sous forme de meurtres, de suicides avoués ou masqués, de cancer ou autres maladies, la mort est présente *Sur les routes de Pékin*. On ne peut y échapper, car les années trente sont une époque de bruit et de fureur. La guerre d'Espagne, la montée du nazisme, la mafia new-yorkaise, la venue de Mao, la guerre sino-japonaise, voilà autant d'éléments sur lesquels se trame l'histoire de cœur entre Kate et Rourke.

Le titre du livre correspond à la fin de l'histoire, c'est-à-dire au lieu où les deux principaux personnages se sont aimés, où ils ont eu un enfant et où ils se retrouveront au bout de leur vie après avoir passé leur temps à se perdre l'un l'autre. Ici, l'amour triomphe de tout, avec le temps. Sauf de la mort. Continuellement tourmentée et après avoir perdu son père, Kate continue de mener un train d'enfer. Il n'y a que le travail qui compte, jour et nuit, du moins en

apparence. S'arrêtera-t-elle un jour pour mieux profiter de la vie ?

Sulitzer l'avoue lui-même. Il n'est pas un grand classique. Il écrit du roman populaire. Et son écriture n'a rien de recherché. Il veut distraire les gens, et surtout, il cherche à mettre en scène des personnages qui souvent, tout comme lui, sont partis de rien. Et qui, à force de courage, de persévérance et de temps, ont fini par bâtir leur propre entreprise. Les intrigues sont fondées sur l'histoire, et les personnages y défilent en filigrane se débattant avec leur destin. Alors que plusieurs des sagas de marque Sulitzer ont été adaptées au cinéma, une série télévisée sera réalisée à partir des *Routes de Pékin*.

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	Une prière pour Owen	John Irving	Seuil	(2)
2	Juliette Pomerleau	Yves Beauchemin	Québec/Amérique	(1)*
3	Le Médianoche amoureux	Michel Tournier	Gallimard	(7)
4	L'Héritage d'Emma Harte	Barbara Taylor-Bradford	Belfond	(4)
5	L'ange de la solitude	Marie-Claire Blais	VLB éditeur	(-)
6	La Nuit des perséides	Jean-Alain Tremblay	Quinze	(9)
7	2061 Odyssée III	A.C. Clarke	Albin-Michel	(8)
8	Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard	(3)
9	Esclaves de New York	Tama Janowitz	Gallimard	(10)
10	C'est moi qui souligne	Nina Berberova	Actes Sud	(-)

Ouvrages généraux

1	Moi, je m'en souviens	Pierre Bourgault	Stanké	(1)
2	Douces Colères	Gil Courtemanche	VLB	(2)
3	Père manquant, fils manqué	Guy Corneau	Éditions de l'Homme	(3)
4	Jésus de Montréal	Denys Arcand	Boréal	(-)
5	Le Mal de l'âme	D. Bombardier et C. St-Laurent	Robert Laffont	(5)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Raf-fin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquins; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibles G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française. * Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

◆ Lectures d'été

Bella B., de Raymond Jean, *La Mort d'un expert*, de P.D. James, *Les Étoiles du sud*, de Julien Green, et la trilogie new-yorkaise de Paul Auster sont des lectures tout indiquées pour la belle saison.

Yolande Martel, de Renaud-Bray, suggère pour sa part le John Irving, le volume de Mishima dans la collection « Biblos » qui rassemble quatre romans à un prix modique, la *Juliette Pomerleau* de Beauchemin, *Le Zèbre*, d'Alexandre Jardin, et *C'est moi qui souligne*, de Nina Berberova. Jesus Vega, du Parchemin, propose *La Trahison des dieux*, de Bradley, *Paris-France*, de Louis-Bernard Rotaillie, *Le Médianoche amoureux*, de Tournier, *Dédale*, de Larry Collins, et *L'Héritage d'Emma Harte*, de Bradford.

Quant à nous, nous vous suggérons quelques livres de poche qui pourront chasser les moustiques et faire oublier les coups de soleil : *Bartleby* et *Les Îles enchantées*, de Melville (GF-Flammarion), *Au cœur des ténèbres*, de Conrad (GF-Flammarion), *Dimanches d'août*, de Modiano (Folio), *Voyage en Bretagne*, de Gustave Flaubert (Le Regard littéraire), *Le Grand Khan*, de Jean Basile (Typo), *Dagon*, de Lovecraft (J'ai lu), *L'Ère du vide*, de Gilles Lipovetsky (Folio), *Les Liaisons dangereuses*, de Choderlos de Laclos (J'ai lu), *Le Navire Argo*, de Richard Jorif (Folio), *Les Hypocrites*, de Berthelot Brunet (Typo), *Quant les hommes vivront d'amour...*, de Raymond Lévesque (Typo), *Nuit noire*, de Kurt Vonnegut (10/18), *Le Mépris*, de Moravia (GF-Flammarion), *Oviri*, de Paul Gauguin (Folio), *Frankenstein*, de Mary Shelley (GF-Flammarion), et *Ah ! Berlin*, de Patrick Besson (Folio).

CARON
LIBRAIRE

Désirons acheter
livres «encore utiles»
Tél.: 845-5698
LA GRANDE LIBRAIRIE À CONNAÎTRE

251 Ste-Catherine E.

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Des livres latino-américains dans le métro

UNE EXPOSITION de livres latino-américains se déroule présentement à la librairie Le Parchemin, située à la station de métro Berri-Uqam, jusqu'au 30 juin. On peut y admirer des livres de toutes sortes : romans, essais, théâtre, guides touristiques, etc. Le tout est coordonné par Jesus Vega.

Gérald Godin à la Place aux poètes

GÉRALD GODIN sera à la Place aux poètes, mercredi prochain à 21 h au bar La Folie du large (1021, rue de Bleury). Né aux Trois-Rivières en 1938, député du Parti québécois et ministre, Gérald Godin a oeuvré dans le domaine de l'information. Journaliste au *Nouvelliste* et au *Nouveau Journal*, chercheur et chef des nouvelles à Radio-Canada, il a travaillé à l'hebdomadaire *Québec-Presse* de 1969 à 1972. Il a participé à la fondation de la revue *Parti pris* et a dirigé de 1969 à 1976 les éditions du même nom. Il a fait paraître depuis 1980 sept recueils de poésie, dont les plus connus sont *Les Cantouques*, *Sarzène* et *Soirs sans attout*. Sa rétrospective de poèmes, intitulée *Il ne demandait qu'à brûler* (Hexagone), a obtenu le grand prix du livre de la Ville de Montréal et le prix Québec-Paris en 1988. *Poèmes de route* (Hexagone) est son neuvième titre et un des meilleurs recueils de poésie publiés récemment.

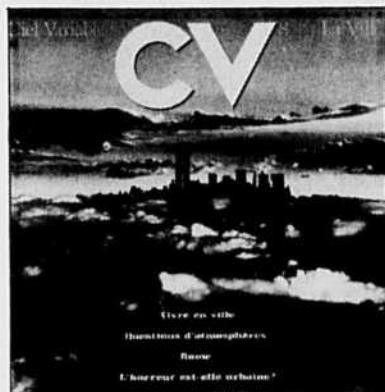
Louis-Martin Tard dans un jury à Sète

LOUIS-MARTIN TARD, auteur de *Il y aura toujours des printemps en Amérique*, publié aux Éditions Libre Expression, sera membre du jury du prix littéraire aux Journées internationales Georges-Brassens qui se tiendront à Sète, en France, du 19 au 25 juin. Les autres membres du jury présidé par François Cavanna sont Yvan Audouard, Gisèle Halimi,

Marco Koskas, Ysabelle Lacamp, Érik Orsenna, François Pascal, Jean-Didier Wolfromm et Georges Wolinski. Le remise du prix Georges-Brassens aura lieu le samedi 24 juin. Les livres en compétition sont *2-1-0*, de Michel Embareck, *Mourir idiot*, de Yves Gibeau, *Le Gouverneur distrait*, de Stéphane Hoffmann, *Bella ciao*, de Marie Muller, et *Le couteau court de décembre*, d'Orlando de Rudder.

La ville en revues

QUATRE REVUES culturelles ont pris pour thème de leur plus récent numéro la ville de Montréal. *Moebius*, la revue d'écritures et de littérature, a intitulé son numéro 40 « Montréal jazz ». On y retrouve un



entretien avec Alain Gerber, des textes de Patrick Straram le bison ravi, Gilles Archambault, Jean Derome, Danielle Roger, Raymond Gervais, Lisa Carducci, Yves Préfontaine, Charles Collard, Guy Marchanmps, Josée Yvon, Marc-A. Chénard, Gilles Lepage et plusieurs autres. Le cahier de théâtre *JEU* propose une livraison ayant pour titre « Le théâtre dans la cité ». Des textes de Pierre Lavoie, Diane Pavlovic, Solange Lévesque, Dennis O'Sullivan, Jean Laroche, Hélène Padneau, Carole Fréchette, Serge Ouaknine, Pierre Gravel, Josette Féral, etc., offrent diverses approches du thème en question. Le numéro huit du magazine thématique de photographie *Ciel variable*

s'intitule tout simplement « La ville ». Des textes de Danielle Roger, Jean Doré, Christian Mistral, Daniel Gagnon, Michel Ouellet, Jean-François Somain, Jean-Claude Marsan, Pierre Guimond, François Charron, Hélène Rioux, Denis Bélanger, Yves Boivert, Sylvain Dubois, Yvonne América Turque et Hélène Denoncourt agrémentent les sections photo de cette revue aussi intéressante à lire qu'à regarder. Enfin, la revue de l'actualité littéraire *Lettres québécoises* propose, comme entrée en matière de ses chroniques habituelles, deux entrevues avec des écrivains citadins : Jean Éthier-Blais et Marie Laberge.

Bredin dans le fauteuil de Marguerite Yourcenar

PARIS (AFP) - L'avocat et écrivain Jean-Denis Bredin a été élu jeudi à l'Académie française au fauteuil de l'écrivain Marguerite Yourcenar, première femme académicienne, décedée en décembre 1987. Sur 32 votants, Me Bredin a obtenu seize voix au premier tour, contre onze pour l'écrivain Jean Raspail. Écrivain solitaire, pour qui l'écriture « ce n'est pas un métier », Me Bredin, 60 ans, a publié une dizaine d'ouvrages dont plusieurs romans. Avocat au barreau de Paris depuis 1950, il a longtemps été l'associé de M. Robert Badinter, ancien ministre de la Justice et actuel président du Conseil constitutionnel, plus haute instance juridictionnelle française. Depuis octobre dernier, il est médiateur dans le litige opposant la France et la Nouvelle-Zélande dans l'affaire du bateau de Greenpeace, le *Rainbow Warrior*, coulé par les services secrets français dans le port d'Auckland en 1985. Jean-Denis Bredin a publié plusieurs ouvrages historiques dont *L'Affaire* (1983) consacré à l'affaire Dreyfus, du nom de cet officier juif accusé à tort à la fin du siècle dernier de haute trahison et dont le sort divisa la France. En 1985, il a publié son premier roman, *Un coupable*, récit bouleversant d'une erreur judiciaire, suivi de *L'Absence* (1986).

Sur Alex : Delir la suite et la fin

Le PLAISIR DES LIVRES prend des vacances bien méritées, et profite de l'occasion pour souhaiter un bon été à tous les écrivains qui ont participé à cette expérience de roman interactif, à tous ceux qui, piqués par la curiosité, ont regardé le roman se bâtir phrase par phrase, à ceux qui ont voté et au maître du jeu, Mme Marie Fortier, de l'université McGill, qui a patiemment suivi la gestation de cette aventure.

En gras, les interventions retenues au cours des dernières semaines, et en italique les trois interventions choisies cette semaine.

... au bas de la fenêtre s'était garée une remorque remplie de matelas. Notre ami n'eut donc aucun mal et pu filer à l'anglaise. Mais ses problèmes étaient loin d'être terminés ! Où allait-il aller ...

Chez Rowena, la sœur de la Salamandre. Je revois l'éclat céleste de ses yeux. Elle a toujours accueilli les membres du groupe ...

avec fanatisme. Malheureusement, le Doc a effacé tout souvenir de sa mémoire de Rowena lors de la dernière visite. Le reconnaîtra-t-elle ? Il marchait depuis deux heures. L'aube se levait dans les rues calmes de Saint-Germain ... Il n'avait pas été suivi. La Salamandre devait l'attendre chez sa sœur. Quelle rencontre ...

matinale ! Un homme vêtu d'un survêtement bleu courait devant lui, dans ses cheveux noirs un bandeau blanc avec le sigle du groupe. Arrivé à sa hauteur, il dit en russe : « Les chevaliers sont en lice ».

Il avait reconnu La Devine à sa voix de baryton, unique. Les cheveux teints, il était en grande forme. Le Doc s'enfonça aussitôt dans le bois du Prince. Il attendrait au relais de chasse ...

La Devine allait donc prévenir La Salamandre de ma présence au relais. Cette odeur de terre mouillée ... cette brume au ras des champs ... nous avons tant de chasses en commun ... et ses chiens qui aboient ...

comme le jour où sa femme avait dégingolé d'un rocher. Une épaisseur de mousse cachait le danger. Sa tête avait heurté une branche. Les chiens s'affolaient comme s'ils avaient pu savoir qu'elle ...

ADELAÏDE
était devenue une proie ... Rowena était une amazone, excellente chasseuse, elle ne ratait jamais sa cible ...

SONIA
Il était ce matin en plein cœur ... La Salamandre avait eu accès à la mémoire de Rowena ... Ils savaient donc qui était Le Doc ... La Devine l'avait prévenu. Il ne pouvait plus reculer ... Ils approchaient ...

CÉDRIC

Ce texte devient la propriété exclusive de *Delir*. C'est la Télématique d'affaires qui assure le bon déroulement de *Delir*.

LIBRAIRIE
RENAUD-BRAY

LES ÉCRITS DES FORGES

éditeur de poésie

c.p. 335 TROIS-RIVIÈRES 99a 594

POUR VOUS PARTIR EN VACANCES

■ BUIN, YVES	Fou-l'Art-Noir co-édition Le Castor Astral	10,00 \$
■ LE GOUIC, GÉRARD	Fermé pour cause de poésie	10,00 \$
■ TREMBLAY, YVAN	L'espace heureux Prix Octave-Crémazie — 1989 Salon International du Livre de Québec	5,00 \$
■ POZIER, BERNARD	Choisir la poésie en France (sous la direction de)	12,00 \$
■ JOUBERT LUCIE	Des Forges # 27 Lauréat(e)s du Prix Alphonse Piché (sous la direction de)	5,00 \$

Distribution en librairies: Prologue (514) 332-5860
Autres: Diffusion Collective Radisson (819) 379-9813



Les librairies

Flammarion Scorpion

4380 St-Denis 284-3688 Galeries d'Anjou 351-8763
Carrefour Angrignon 365-4432 Galeries de Terrebonne 492-5688
Centre Laval 688-5422 Mail Champlain 465-2242
Place Montréal Trust (Niveau 1) 499-9675

Jean-François Somain

DERNIER DÉPART

Ils étaient neuf. Neuf survivants. Avec leurs rêves et leurs habitudes pourront-ils refaire le monde? Y a-t-il vraiment un modèle de société conciliable avec la liberté individuelle?

En vente chez votre libraire



Éditions Pierre Tisseyre



Photo: KERO

Roman dangereux: risque de ne pas en revenir

VAVA
Yolande Villemaire
Montréal, éd. de l'Hexagone
1989, 712 pages



Jean-Roch
BOIVIN
Lettres
▲ québécoises

CINQ JOURS avec Vava, à cause du nombre de pages. Dix-huit ans de sa vie. Chronique minutieuse dans laquelle elle raconte de façon très factuelle toutes ces années passées à convoiter et à tenter d'oublier son amour impossible pour Michel Saint-Jacques. C'a commencé en mai 68 dans la cafétéria de l'université quand Vava Lafleur a senti une étrange présence à l'autre bout de la salle : « Quelqu'un est effectivement sorti, que je ne connais pas. Quelqu'un qui sera mon destin. » Fin du premier chapitre. Je triche, pour celles et ceux qui aiment les *happy ends*. Dernière page, 1986, 18 ans plus tard. Vava Lafleur et Michel Saint-Jacques, au restaurant. Elle croit voir de l'amour dans ses yeux et que lui aussi en voit dans les siens : « Je ne sais plus comment on se retrouve à parler de bonheur, d'art de vivre et... de vies antérieures. Il dit que lui, ces affaires-là... Je dis que je sais, mais que moi... Que, par exemple, ce n'est pas un hasard qu'on soit ici : qu'on s'est connu autrefois en Grèce. Il veut savoir ce qui s'est passé. Je dis que j'aimerais lui parler de ça une autre fois. [...] Je revois tout le déroulement du rite orgiaque, à Éleusis, dans l'antiquité. La caverne, le dieu Dionysos bruisant de feuillages, mon humiliation, ma terreur. Mais je ne lui révélerai rien de tout ça. Je sais qu'il nous reste du karma à brûler à cause de cette vie-là. Je sais qu'on paiera notre karma, qu'on le veuille ou pas. »

Dix-huit ans, Vava va chercher activement, infatigablement, cet amour comme une « lumière » révélée à elle un jour dans un champ comme la foi le fut à Claudel. Mais la seule foi de Vava est en l'amour qu'elle pratique comme une religion

dont le culte serait une forme d'art. Dit comme ça, ça paraît emballant, mais faut le vivre avec Vava dont la vie est une vallée de larmes. Vava pleure sous toutes latitudes et elle voyage, à crédit s'il le faut. Vava est séduisante et fantasque. Vava vit son karma et Yolande Villemaire en fait un roman qui courtise tous les dangers. Même celui de faire d'elle la Shirley Maclaine de la littérature québécoise. Pire, que Yolande Villemaire raconte sa vie ! J'ai failli imaginer qu'elle s'amusait à travestir la mienne. J'ai même cru à la fin à un roman-à-clés quand Vava parle de Stella Chevreuil, cette journaliste redoutable qu'elle reçoit dans son *loft* new-yorkais prêté par l'État du Québec. L'humour de Yolande Villemaire s'exerce à la hauteur qui lui sied. Car ce que ce roman décrit sans avoir l'air d'y toucher, c'est l'éprouvante mission qu'exige la création artistique. La passion de Vava. Je suis tombé amoureux de Vava dès les premières pages, de son obsession magnétique de se sculpter le physique à coup de régimes amaigrissants et de jeûnes, et le mental à coups de *trainings* sur carte de crédit. Des voyages ! L'Égypte, qui nous vaut des pages qui racontent Durrell, Hawaii, les Bermudes, Paris, le Mexique, le Maroc. Quelques *trips* d'acidé, beaucoup de *joins*, des fleu-

ves d'alcool et, quelquefois, un charmant inconnu dans le lit au petit matin.

Mais Vava écrit, produit des « performances » à Fredericton et à Vancouver, enseigne le théâtre, rend visite à sa grand-mère et à son grand-père à l'heure de la mort, étreint avec la même passion la petite fille de son frère en souhaitant avoir aussi mari, enfant, maison, piscine.

Pas un instant nous ne quittons l'univers de Vava pendant toutes ces pages, mais on ne peut s'en lasser car l'habile romancière nous sert toutes les vies de Vava et surtout celle de Lilian Katz, prostituée d'origine juive qui tombe amoureuse d'un officier allemand, dans Paris, en 44. Ainsi le roman devient-il celui de l'aventure de la création romanesque, au-delà de tout. Pour les amateurs de littérature, c'est l'écriture de *La Constellation du Cygne* qui s'élabore dans la trame romanesque. L'aventure de Vava Lafleur devient plus exceptionnelle que celle de Juliette Pomerleau et de toutes les grosses femmes de notre littérature.

Et pourtant, elle a une vie de cinéma, larmes comprises. Ce même jour de 68 dans la cafétéria, elle a rencontré Benoit, heureusement. Il restera un vrai ami, un homme exceptionnel, même s'il tombe en amour avec Raphaël. Vava a le don



PHOTO MICHEL LEMIEUX

Yolande Villemaire

d'attirer ces hommes-là. Même qu'un jour, dans un *training* qu'elle a payé, on la renvoie, on la rembourse parce qu'elle est trop « *weird* » avec ses vies antérieures. Vava n'est pas facile à aimer et c'est là son moindre défaut. Songeons qu'elle est un peu bionique avec son stérilet. Des années plus tard, dans l'ère du condom, je comprends un peu la lourdeur d'une certaine légèreté de l'être, je comprends lourdement. Le pire, c'est qu'elle a aussi des vies parallèles. On a beau être ésotérique !

La grande qualité du roman est de se donner les atours des plus contemporains (Shirley Maclaine, oui, oui !) et d'affronter le voyage dans le temps jusqu'à l'Atlantide. Vava fut une prêtresse mormonne et une ténancière de taverne au XIII^e, impératrice et Scarlett O'Hara (j'en rajoute).

Cela donne un roman magnifique et redoutable, car on y entre plus facilement qu'on en sort.

Un annuaire politique

L'ANNÉE POLITIQUE AU QUÉBEC, 1987-1988
sous la direction
de Denis Monière
Montréal, LE DEVOIR-Québec/Amérique
1989, 254 pages

YVAN LAMONDE

DENIS MONIÈRE et une équipe de professeurs de l'Université de Montréal ont eu l'heureuse idée de faire un annuaire, à l'instar de l'*Année politique en France* et du *Canadian Annual Review of Politics and Public Affairs*, qui fera le bilan d'une année politique, du mois de septembre d'une année au mois d'août de l'autre année.

« Description rigoureuse » des faits, chronologie des événements et des adoptions de projets de loi, abondance de photos — sans caricatures — profil statistique permettent un bilan d'autant plus utile qu'il y aura des suivis selon les catégories d'analyse retenues. Les chapitres portent sur la vie parlementaire, les politiques gouvernementales, le budget, l'administration publique, les relations fédérales-provinciales et internationales, la vie municipale et régionale, la vie des partis, le mouvement syndical et les tendances de l'opinion publique, c'est-à-dire les résultats des sondages effectués.

Trois contributions — D. Monière,

« L'héritage de René Lévesque », G. Boismenu, « Les écueils du lac Meech », (20 pages) ; G. Bouthillier, « La question linguistique » — qu'on perçoit comme portant sur des faits politiques dominants ou constants, ne paraissent pas appartenir au modèle de ce genre qu'est l'annuaire politique. Regroupées sous la catégorie « Débats majeurs », ces contributions et d'autres de ce type à venir seraient dès lors lues comme un véritable choix éditorial annuel. D'autant plus qu'ici on comprend mal que les articles de G. Boismenu et de P.-A. Comeau sur les relations fédérales-provinciales ne fassent pas qu'une contribution.

Le « Profil du Québec » en 50 pages de statistiques, conçu par Robert Boily selon le modèle du *Québec en chiffres de 1850 à nos jours*, est une mine de renseignements à jour sur la démographie, l'économie, les structures sociales, le rôle de l'État et des forces politiques avec une liste des députés et des ministres.

Serait-il utile d'inclure dans les années ultérieures des références à des études essentielles sur des aspects abordés dans les annuaires antérieurs ?

Pour tous les I.F. Stone qui veulent savoir ce que le rapport Gobeil, les privatisations ou les commissions parlementaires sont devenus, ces pages jaunes de la vie politique québécoise sont souverainement utiles.

Église souffrante

HISTOIRE DU CATHOLICISME QUÉBÉCOIS
Les XVIII^e et XIX^e siècles
tome 1 :
Les années difficiles
(1760-1839)
Lucien Lemieux
Montréal, Boréal
1989, 438 pages

YVAN LAMONDE

ALORS que les deux tomes parus sur l'histoire du catholicisme québécois au XIX^e siècle par Jean Hamelin et Nicole Gagnon se situaient dans le courant « Église et société » de l'historiographie religieuse québécoise récente, ce premier tome sur le XIX^e siècle serait à ranger dans le courant plus traditionnel de « l'histoire de l'Église ». (Pour ces distinctions, voir le bilan de Guy Laperrière dans le dernier numéro de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*).

Théologien, Lucien Lemieux a privilégié une approche plus organisationnelle de l'Église.

La période 1760-1839 est complexe : l'Église qui y est « souffrante » deviendra « militante » de 1840 à 1880 pour triompher ensuite. L'auteur est tout à fait conscient d'une navigation difficile entre les écueils du pouvoir anglais et de l'ascension d'une bourgeoisie laïque. L'analyse d'une période où la « temporisation » est de mise n'est pas aisée. Conquête, révolutions américaine et française, crise sous Craig, insurrections : les événements bousculent une Église sans effectifs et obligée de payer de son loyalisme au pouvoir anglais et protestant sa reconnaissance sociale. En ce sens, il fallait bien montrer, en conclusion, ce que pouvait être ce nationalisme d'une église loyaliste...

Dans l'ensemble, l'analyste confère à l'Église une vocation de représentation populaire discutable (pp. 102 et 370, par exemple) qui disqualifie un peu trop la vraie représentation populaire à la Chambre d'assemblée. Il est révélateur que l'auteur fasse silence sur l'attitude de l'Église face à cette assemblée démocratique.

Les intérêts « temporels » de l'Église paraissent minimisés dans cette étude. On en prendra pour indice le silence sur les revenus du clergé et des communautés — les seigneuries du séminaire de Québec ou des sulpiciens. Tout en tenant compte des motifs d'humanité, il faut bien reconnaître que les oeuvres scolaires et sociales sont économiquement possibles et idéologiquement désirables pour l'Église. On en prendra encore pour indice l'analyse du déclin des écoles de l'Assemblée sans que mention soit faite du *lobbying* cléricale.

Une synthèse à lire sur une période complexe.

Été Seuil

JOHN IRVING

UNE PRIÈRE POUR OWEN

roman Seuil

LE MONDE SELON IRVING

Lesage, le Parti libéral et la Révolution tranquille

JEAN LESAGE ET L'ÉVEIL D'UNE NATION
actes du colloque Lesage Robert Comeau, directeur Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec 1989, 367 pages

YOLAND SENÉCAL

C'EST encore de la Révolution tranquille que traite cet ouvrage. Les thèmes abordés sont : la démocratisation de la vie politique; les rapports Québec-Canada; la sécularisation et les réformes dans les secteurs de l'éducation et de la santé; les transformations du rôle de l'État; le mouvement syndical et le code du travail; la jeunesse et l'effervescence nationaliste et culturelle; la nationalisation de l'électricité en 1963; s'y ajoutent des témoignages sur Jean Lesage et des bilans et interprétations de la Révolution tranquille de même qu'une présentation approfondie des sources.

Bref, nous sommes en présence d'un ouvrage — non pas définitif, mais exhaustif — sur cette fameuse période de la révolution dite tranquille. Mais, à la faveur de ces Actes, il est pertinent de s'interroger : quelle fut la véritable nature de la Révolution tranquille ?

Phénomène de modernisation de la société québécoise : les années Lesage sont généralement interprétées de la sorte; c'est du moins ce

qui ressort généralement de la lecture des Actes. Et au-delà ? Roland Parenteau écrit : «... il s'agit d'un processus vraiment révolutionnaire, en ce sens que tout a été remis en question, sur tous les plans » (p. 186). Quant à lui, le professeur Robert Boily souligne que la Révolution tranquille fut marquée du sceau de la rupture.

En outre, puisqu'il s'agit d'un colloque sur Jean Lesage, il faut bien s'interroger sur son rôle propre dans cette révolution. Et, là-dessus, les auteurs et témoins divergent. François Aquin, ancien député libéral, affirme : «... toutes les bonnes idées ne venaient pas de lui. Il n'était pas un intellectuel, ce n'était pas non plus un innovateur, il fut le chef d'un parti et d'un gouvernement. Quand une idée jallissait, il l'analysait, il n'était pas toujours d'accord. Par contre, quand elle ralliait la majorité, il l'adoptait. Comme chef de gouvernement, c'est lui qui a rendu certaines réformes possibles » (p. 44). Ce qui rejoint les propos d'Henri Dutil, pour qui Lesage était un homme de « consensus » (p. 15). Dans le même ordre d'idées, Guy Rocher pense que « Lesage demeure le symbole d'une Révolution tranquille qu'il n'a pas nécessairement souhaitée, du moins telle qu'elle s'est produite, et qu'il a dû suivre et même à certains moments freiner plutôt qu'il n'en a été le leader. Jean Lesage a été porté par une Révolution



Jean Lesage

tranquille qui avait été longuement préparée par d'autres... » (p. 168). En revanche, l'ancien ministre Bernard Landry, en ce qui concerne la nationalisation de l'électricité, « pense que J. Lesage a été l'homme qui a établi les priorités... » (p. 280). Pour Jean Deschamps, « la Révolution tranquille, c'est Jean Lesage » (p. 184). Le syndicaliste Jean Gérin-Lajoie affirme : « Il n'y a aucun doute que c'était Lesage le chef d'orchestre » (p. 221).

Comment départager ces opi-

nions ? Par ses origines, sa formation, son expérience dans le gouvernement Saint-Laurent, Lesage était plutôt un conservateur, au sens littéral; «... il n'était pas un libéral au sens américain du terme », dit Michel van Schendel (p. 250).

Il n'a pas été non plus un concepteur de la Révolution tranquille. Ce rôle revient à Georges-Émile Lapalme. « Ce n'est d'ailleurs pas ce qu'on demande à un premier ministre », dit Roland Parenteau (p. 193). Homme d'action plus que de pensée; entraîné, dans une certaine mesure, par les événements, Jean Lesage, une fois qu'il était convaincu du bien-fondé d'une réforme, savait l'appliquer. Dans son cabinet, il a toujours, en dernier ressort, fait pencher la balance en faveur des progressistes. C'est sous cet angle qu'on peut dire que le rôle de Jean Lesage dans la Révolution tranquille fut éminent.

Dans *Jean Lesage et l'éveil d'une nation*, il y a un élément qui est complètement occulté : c'est le rôle de la Fédération libérale, qui a été néanmoins souligné par Henri Dutil, son ancien secrétaire général. Avant qu'après 1960, la fédération joua un rôle fondamental dans le processus de la Révolution tranquille. Avant (et sous l'impulsion de Lapalme) la Fédération libérale, avec d'autres acteurs sociaux, prépara le changement. Après la prise du pouvoir, elle le soutint. Et, en 1964, la Fédération libérale suivit le mouvement nationaliste en coupant tous ses liens organiques avec le parti libéral fédéral.

Ainsi, *Jean Lesage et l'éveil d'une nation* sera désormais un outil de travail indispensable sur la Révolution tranquille et son chef, mais malheureusement pas sur le rôle qu'y joua la Fédération libérale du Québec.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

LES AMOURS INTERDITES
Yukio Mishima
Gallimard
coll. « Du monde entier »
496 pages

UN VIEIL écrivain, Shunsuké, devient amoureux d'un jeune homosexuel à la beauté idéale. Il pousse ce dernier à se marier malgré son penchant naturel. Il pourra, dès lors, manipuler le jeune homosexuel à sa guise et se venger des femmes qu'il hait profondément. Création, esthétisme, sexualité, rapports familiaux et sociaux, théorie philosophique, etc., tout y passe dans ce roman rédigé entre 1950 et 1953 et dont Mishima disait : « J'ai formé le projet insolent de transformer mon tempérament en un roman et d'ensevelir le premier dans le second. »

LE DESIR COMME CATASTROPHE NATURELLE
Claire Dé
L'Étincelle
166 pages

CE RECUEIL de nouvelles a remporté le prix Stendhal de la nouvelle 1989. L'auteur vit depuis cinq ans entre Montréal et Paris. Son troisième recueil de textes raconte sur divers tons le désir et ses conséquences. Le couple, la haine, l'amour, l'indifférence, la folie, la monotonie, la mort et la cruauté sont quelques-uns des thèmes abordés par la soeur jumelle d'Anne Dandurand. « J'ai rencontré le diable en personne, un 23 février, tard un soir de bonheur dans un bar à peu près vide. Il jouait de l'harmonica et sur le coup, je ne l'ai pas reconnu. D'abord parce que, comme tout rejeton de ce siècle qui a engendré les chambres à gaz, les massacres à la scie, les guerres chimiques et la bombe atomique, je ne croyais ni à Dieu ni à diable. »

YUKIO MISHIMA

禁色

LES AMOURS INTERDITES

GALLIMARD

— une très belle prostituée de Buenos Aires — qui se terminera tragiquement par un bain de sang.

LES FLOCONS NOIRS
Marc Baconnet
Gallimard
324 pages

« ILS ÉTAIENT fatigués. J'aurais dû interrompre plus tôt la répétition. Je vois maintenant clairement ce qu'il aurait fallu leur dire. Vous jouez le début en pensant déjà à la fin. Vous trichez. Ne vous occupez pas de l'histoire. Elle se fait ailleurs, sans vous. Prenez le texte à pleine voix, comme vous prenez le volant de votre voiture, et foncez. Un mot, des mots, des virages de mots, et vous déroulez des kilomètres d'histoires, une Voie lactée d'histoires pour ceux qui vous regardent et vous écoutent. Mais vous, vous ne comprenez jamais l'histoire que vous racontez. » C'est en ces termes que le metteur en scène Florian Leurien dirige ses comédiens. Marc Baconnet, lui, dirige de la même façon ses mots pour raconter la longue quête de Florian Leurien qui vient d'être cambriolée et dont la compagnie est morte dans un attentat deux ans plus tôt.

LE RECOMMENCEMENT
Peter Handke
Gallimard
coll. « Du monde entier »
258 pages

LE NARRATEUR, Filip Kobal, revient dans son village natal en Carinthie. Pour retrouver des traces de son frère disparu pendant la Deuxième Guerre mondiale, il part en Slovénie. Simple, cette histoire est bien plutôt, comme toujours avec Peter Handke, une expérience de l'écriture qui travaille l'« être-à-œuvre ». L'écriture est le lieu où la mémoire peut réellement recommencer le passé pour l'auteur de *L'Angoisse du gardien de but*.

CUNNILINGUS
Michel Dumas
Pajé éditeur
168 pages

MILLER, Céline et Sollers ont rendez-vous dans ce roman au titre pour le moins provocateur. En vrac, le jeune auteur traite de tous les sujets d'actualité, sans logique apparente autre que celle de l'écriture. Évidemment, la sexualité tient le premier rôle : « Par contre, là où c'est émerveillant, c'est qu'on essaie de nous faire croire qu'il faut en finir avec la sexualité !... En finir avec la sexualité !... Quelle idée !... Au secours agitation gaie !... Sauvez-nous Divin Marquis !... Non, on ne pourra commencer (et je dis bien COMMENCER) à discuter sérieusement là-dessus que dans les stations orbitales... Et encore !... On verra bien !... En attendant, je le répète, c'est non !... Un non radical, farouche, obscène, sauvage... » Ce refus de compromis devient un cri d'affirmation et de libération violent dans ce roman qui se veut absolument moderne.

STRATÉGIES DU VERTIGE
Louise Dupré
Éditions du Remue-Ménage
264 pages

DANS la première partie de cet essai, l'auteur retrace les grands enjeux de la poésie québécoise depuis 1960. Elle analyse surtout le rôle prédominant des femmes dans la poésie d'ici pendant les années 70. Par la suite, Louise Dupré traite en détail de la poésie de France Théoret, Nicole Brossard et Madeleine Gagnon, trois poètes de premier plan au Québec.

LA CHAUSSETTE DU DIABLE
Nelson Algren
Souffles
288 pages

CE LIVRE a une histoire qu'Algren racontait en ces termes : « J'avais accepté une commande d'un magazine, pour écrire sur Rubbin "Hurricane" Carter, le boxeur poids moyen, et sur son procès pour meurtre. Je sentais qu'il s'agissait d'une erreur judiciaire. Ce que je rédigeais prenait une tournure de livre. Je suis allé m'installer à Paterson pour être à proximité du tribunal, de la prison et des archives. Après ça, je me suis trouvé à Hackensack, chez la seule logeuse portoricaine du New Jersey qui ait un stimulateur cardiaque. Le procès, le pourvoi en cassation étaient compliqués, et j'ai essayé de traduire de l'espagnol en anglais les minutes. Dans ce roman j'ai essayé de raconter le conflit d'un homme en prise à l'injustice. La seule histoire digne d'être racontée est celle qu'on écrit avec ses tripes. »



Sait-on que la maladie d'Alzheimer est la quatrième cause de décès en Amérique du Nord ?

NAISSANCE D'UN VIEILLARD
Essai sur l'histoire des rapports entre les vieillards et la société en France
Jean-Pierre Gutton
Paris, Aubier
collection historique
1988, 279 pages

VIEILLESSE, SOCIÉTÉ ET DÉMENCE
sous la direction de Jean-Claude Pageot
Montréal, Association québécoise de gérontologie et éditions du Méridien, 1989, 187 pages

RENÉE HOUDE

DEUX TITRES. Plusieurs points de vue. Le livre de Jean-Pierre Gutton est un essai historique sur la vieillesse en France. Si vous vous êtes déjà demandé à quel moment nous en sommes venus à considérer la vieillesse telle que nous la concevons maintenant, le livre de Gutton vous montrera comment l'image du vieillard a évolué en France. Analysant les discours médicaux, scientifiques, artistiques et littéraires et s'appuyant sur des données démographiques, économiques et sociales (le vieillissement dans la famille, le vieillissement à l'hôpital), Gutton montre que l'évolution des représentations de la vieillesse

en France n'est pas linéaire. Voici ce que l'auteur avance.

Au Moyen Âge, le vieillard occupe peu de place dans la médecine et l'ensemble de la société lui accorde peu d'estime; ces images prévalent jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

Au temps des Réformes, la préoccupation du salut est au cœur des mentalités et elle crée deux traditions : celle de la retraite spirituelle, pour l'élite, et celle de la préparation à la mort, pour l'ensemble des chrétiens. Ce discours religieux, insistant sur la préparation à la mort, implique qu'il faut se préparer à la vieillesse, et, par conséquent, à des impacts sur le changement dans nos représentations de cet âge de la vie... qui n'en est pas encore un.

Toujours selon l'auteur, c'est vers 1750 que la perception de la vieillesse se modifie : on commence à la reconnaître comme un âge spécifique de la vie. Cette nouvelle vision, nous dit Gutton, s'appuie, d'un côté, sur les conceptions scientifiques d'un Buffon qui « dans son *Histoire naturelle de l'Homme* (1749), décrit une lente déchéance des corps par dessèchement. [...] Ces conceptions d'une mort lente et naturelle avaient pour première conséquence de ne pas isoler le vieillard du reste de la société. Elles entraînent aussi une autre façon de repousser la mort » (p. 154).

Ainsi apparaissent plusieurs régimes de santé dont le leitmotiv est la sobriété. D'un autre côté, cette nouvelle vision s'appuie sur le droit à une existence active et sur les attributs de sagesse (ex. dans l'œuvre de Voltaire) qu'on accorde désormais à la personne âgée. La fin du volume étudie l'apparition de la notion de retraite, donnée importante pour comprendre le statut du troisième âge.

Le deuxième volume est publié sous la direction de Jean-Claude Pageot et présente les Actes du colloque de l'Association québécoise de gérontologie (1987) sous le titre *Vieillesse, Société et Démence*. Différentes études y sont regroupées : les rôles des personnes-soutien auprès des personnes âgées souffrant d'Alzheimer, la confusion des personnes âgées vivant en milieu institutionnel, la communication dans le couple et la maladie d'Alzheimer, la satisfaction de vie de personnes âgées vivant seules dans la Petite Patrie, un quartier de Montréal... pour n'en nommer que quelques-unes. Dix-huit spécialistes (sexologues, psychologues, infirmières, médecins) donnent leur point de vue et avancent quelques recommandations. On parle beaucoup de la maladie d'Alzheimer, mais qui sait que c'est, par ordre d'importance, la quatrième cause de décès en Amérique du Nord ?

Deux livres qui intéresseront les gérontologues et les gériatres.

L'auteur est professeur au département de communications de l'Université du Québec à Montréal.



C'EST ALORS QUE
Juan Carlos Onetti
Gallimard
coll. « Du monde entier »
120 pages

« UNE FOIS de plus, pour moi, l'histoire a commencé un beau jour, un beau soir de Sainte-Rose. Je me trouvais, avec Lamas, dans une brasserie de Lavanda baptisée Munich. La chaleur montait dans cet établissement bruyant et enfumé, ce tumulte anxieux, le cliquetis discordant, continu des couverts et des bocks. C'est alors que sont nées, se sont développées, quoique chaotiques, Magda et sa vie. » C'est ainsi que commence l'histoire de Magda



STRATÉGIES DU VERTIGE
Trois poètes :
Nicole Brossard
Madeleine Gagnon
France Théoret
LOUISE DU PRÉ
19,95 \$
ISBN 2 89091 081 4

Plus qu'une lecture de trois poètes, Louise Dupré nous propose de suivre un trajet amorcé dans les années 70 et qui se poursuit encore aujourd'hui. Sans contredit, Brossard, Gagnon et Théoret auront eu une influence déterminante sur les écritures québécoises au féminin.

« Nous avons affaire à trois écrivaines qui se donnent en performance de façon originale et qui demeurent uniques parce qu'elles arrivent à s'élaborer à partir de leurs différences (...) » Trois écrivaines qui « ne se basent plus sur des théories déterminées, mais (qui) tentent au contraire, à partir de leur pratique, d'élaborer leurs propres règles théoriques. »



SEXE, POUVOIR et PLAISIR
MARIANA VALVERDE
19,95 \$
ISBN 2 89091 082 2

Bouleversant plusieurs notions traditionnelles sur la sexualité, *SEXE, POUVOIR et PLAISIR* examine la vie sexuelle des femmes d'aujourd'hui. Partisane des changements provoqués par la « révolution sexuelle », Mariana Valverde rappelle les débats houleux que cette révolution suscite maintenant : la pornographie, la censure, l'érotisme et le pouvoir. Tant du point de vue théorique que de l'expérience vécue, Valverde aborde franchement l'hétérosexualité, le lesbianisme et la bisexualité. Avec humour et lucidité, elle analyse les changements marquants dans les comportements sexuels des femmes.



UN ÉTÉ INOUBLIABLE
MARSHA HEWITT
CLAIRE MACKAY
10,95 \$
ISBN 2 89091 046 6
Reédition

Été 1946, Valleyfield. Lucie Laplante, 13 ans, doit quitter l'école pour aller travailler en usine. Salaire minable, conditions de travail inhumaines, harcèlement sexuel, voilà ce qui l'attend à la Montreal Cottons. Mais bientôt une grève éclate ! Elle durera tout l'été 46 et bouleversera toute la population de Valleyfield. Lucie découvrira pendant cet été inoubliable que justice n'est faite qu'à force de luttes, de volonté, d'action et de solidarité. *UN ÉTÉ INOUBLIABLE*, l'histoire d'une grève vue par une fillette de 13 ans.

Ce roman pour adolescent-e-s s'est vu décerner le prix du Meilleur livre pour enfants de l'Association canadienne des librairies en 1982.



LA NORME ET LES DÉVIANTES
Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres
ANDRÉE LÉVESQUE
19,95 \$
ISBN 2 89091 080 6

L'exode rural, l'industrialisation, la modernisation puis la dépression économique ont bouleversé les structures sociales du Québec d'entre les deux guerres. Quelle place les femmes ont-elles eue dans cette société ? L'Église et l'État se sont ligüés pour montrer aux femmes québécoises leur vocation : mères avant tout et au sein du mariage seulement. Pourtant, plusieurs Québécoises, « déviantes », n'ont pas respecté la norme : grossesses hors mariage, avortements, contraception, infanticides, abandon d'enfants, prostitution, voilà autant de façons de refuser le modèle. Comment s'est vécue leur déviance, comment la société québécoise s'est-elle comportée envers ces femmes ?

Jacques Brossard L'Oiseau de feu Tome 1. Les années d'apprentissage

29,95 \$

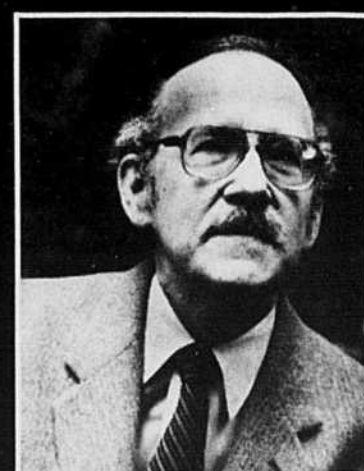


Photo: GEORGES DUTIL

Révolté par la société médiévale et servile au sein de laquelle il doit vivre, Adakhan Demuthsen, maître-forgeron de la Cité de Manokhsor, s'efforce avec acharnement de percer les secrets du pouvoir et du savoir. Souvent seul, parfois avec l'aide de son ami Boris, un maçon, ou de sa première femme, une artiste et courtisane, il traverse la fête des Violences, se joint aux sociétés initiatiques de Zéphirod et du Diamant noir, joue le jeu de l'hommage au Roi, affronte l'Archonte de son quartier et se

retrouve en prison — mais se rapproche pas à pas de son objectif sous la surveillance occulte de ceux qui l'encouragent à violer les interdits qui oppriment Manokhsor.

La littérature
d'AUJOURD'HUI
LEMÉAC
éditeur

les éditions du remue-ménage

Platon, notre contemporain

PHÈDRE

Platon
traduction de Luc Brisson
suivi de
« La pharmacie de Platon »
de Jacques Derrida
Paris, GF/Flammarion
1989, 401 pages

ION

Platon
traduction de Monique Canto
Paris, GF/Flammarion
1989, 129 pages

HEINZ WEINMANN

LE « COURS CLASSIQUE » a été le bain culturel que le Québec jeta avec le bébé lors de sa Révolution tran-

quille. Le Québec cessait d'être « passiste ». Piaffant d'impatience, il vivait son présent, attendant sa révélation de l'avenir : « prochain épisode »...

Tant pis (ou tant mieux, c'est selon) pour les étudiants de la trempe de Luc Brisson qui, voulant poursuivre leurs études en lettres et philosophie grecques, ont dû s'exiler en France. S'étant mis à l'école des meilleurs maîtres dans le domaine — les Ramoux, les Vernant et les Detienne — il est en passe de devenir un des coryphées des études grecques en France. Directeur de recherche au CNRS, il est aujourd'hui un des grands spécialistes de Platon et du corpus platonicien.

C'est à ce titre que l'éditeur Flammarion lui a demandé — de même

qu'à Monique Canto — une nouvelle traduction des oeuvres de Platon. Traduction accessible au lecteur contemporain, assortie d'une introduction qui situe le texte ancien pour des zombies à lettres classiques que nous sommes devenus, accompagnée de notes explicatives qui clarifient ce qui pourrait nous paraître encore obscur malgré une traduction des plus limpides. Luc Brisson a à son actif une première traduction des *Lettres* de Platon (Flammarion, 1987), qui a eu un succès non seulement critique mais aussi médiatique. Le livre s'est vendu à 20,000 exemplaires. Même en France, il faut le faire !

L'auteur s'attaque maintenant au *Phèdre*, dans sa structure, un des plus complexes, mais aussi un des plus beaux dialogues socratiques. Ne porte-t-il pas justement sur le Beau, sur son origine ? Socrate, aiguillonné par son démon, y fait aussi l'éloge de la folie, de l'inspiration, des Muses. Le poète, exclu de la cité dans la *République*, y retrouve ses droits. Le lecteur moderne se laisse emporter avec ravissement par l'attelage ailé du mythe de l'âme platonicienne, porté qu'il est par la traduction limpide, allègre de Luc Brisson. Et, comme ce dernier rend bien l'atmosphère de ce dialogue en plein air qui se déroule à l'ombre d'un platane, accompagné de la stridence des cigales ! Et aussi le ton de Socrate, plus sémillant, plus enjoué que jamais. Décidément, Socrate est autre chose qu'un prof de philo qui improvise un cours et Platon plus qu'un secrétaire qui, tout en



Platon

transcrivant les discours du maître, les émascule !

Justement, le texte de Derrida, devenu classique, s'interroge sur les conséquences philosophico-psychologiques de ce passage de l'oralité à l'écriture, passage exposé par Platon dans le mythe de Theut du *Phèdre*. Texte dorénavant aussi important pour connaître les rapports entre Socrate et Platon que ceux entre Derrida et la philosophie occidentale.

Le *Ion*, traduit par M. Canto, court et incisif, constitue la première critique littéraire, en l'occurrence du rhapsode, de la tradition occidentale. Rien qu'à ce titre, il est un document incontournable. Un régal pour les nostalgiques du « cours classique » et pour ceux, de plus en plus nombreux, qui sont convaincus que Platon demeure toujours notre contemporain.

Partis pour la gloire

PARTIS POLITIQUES ET SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE
Réjean Pelletier
Montréal, Québec/Amérique
1989, 397 pages

PAUL-ANDRÉ COMEAU

VOILÀ près de 20 ans que Réjean Pelletier poursuit avec méthode et patience l'examen du phénomène partisan dans la société québécoise. À son retour d'études en Europe, il publiait les résultats de ses premières recherches dans ce domaine : un petit bouquin qui fait encore autorité, consacré au RIN. Aujourd'hui, il lance chez Québec/Amérique un ouvrage plus ambitieux où il projette un éclairage plus systématique sur la place et le rôle des partis politiques dans l'évolution de l'appareil politique et de la société québécoise entre 1944 et 1970.

M. Pelletier, professeur de science politique et vice-doyen aux études à la faculté des sciences sociales de l'Université Laval, s'inscrit en faux contre la thèse de la déchéance des partis politiques, à tout le moins de leur banalisation. Toute la démonstration de son dernier ouvrage repose sur une hypothèse bien précise. Les partis politiques sont considérés comme des agents plus ou moins autonomes de la transformation sociale.

Pour vérifier cette hypothèse dans le Québec de l'après-guerre et de la Révolution tranquille, M. Pelletier privilégie l'examen des programmes, des campagnes électorales du

point de vue de leur contenu (et non de leurs techniques de *marketing*) et il reprend en l'élargissant l'étude du personnel politique (députés et ministres).

En se penchant sur cette période de l'histoire du Québec, Réjean Pelletier procède, en fait, à l'étude du cheminement de l'Union nationale et du Parti libéral du Québec. À l'égard de la transformation de la société et de la prise en charge des aspirations nationalistes ou constitutionnelles, cet examen est stimulant. Il permet de suivre l'évolution des positions et des affrontements de ces deux partis au moment où le Québec bouge.

Ouvrage de science politique, cet essai emprunte largement à l'histoire. En ce sens, ils sera d'un précieux secours pour les étudiants qui cherchent à comprendre le cheminement du Québec depuis la fin de la guerre. La démonstration n'est ni lourde, ni trop technique pour le lecteur qui s'intéresse au phénomène partisan ou à l'évolution de la société québécoise. À cet égard, les rappels des programmes et des campagnes électorales suscitent une foule de question et incitent à tenter des parallèles avec la situation de 1989.

Approfondissement de pistes déjà esquissées, vérification de certaines hypothèses, ce livre, bien documenté, ne bouleverse cependant pas les perspectives de l'analyse des partis politiques. C'est une contribution importante dans un domaine qu'on croyait un peu délaissé, ces dernières années, au Québec comme ailleurs.

Service public (?)

LA NOBLESSE D'ÉTAT
Grandes écoles et esprit de corps
Pierre Bourdieu
Paris, éditions de Minuit
1989, 568 pages

MARCEL FOURNIER

QUELQUES ANNÉES avant mai 1968, Pierre Bourdieu publiait, en collaboration avec Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers* (Paris, éditions de Minuit, 1964). Appuyée de nombreuses données statistiques, cette étude remettait en question l'idée qu'on se faisait généralement des études universitaires comme voie de mobilité sociale.

L'accès d'un plus grand nombre de jeunes à l'université, principalement dans les facultés des lettres et des sciences humaines, ne signifiait pas une réelle démocratisation du système universitaire. Le poids de l'origine sociale était toujours très lourd dans l'explication des succès et des échecs scolaires. La contestation étudiante de la fin des années 1960 était plus qu'une révolte contre l'Autorité (des maîtres, etc.), elle était une remise en question de la fonction sociale que remplit l'école et, par là, de la société elle-même, avec ses pouvoirs, son État et ses divers systèmes de contrôle social. Pour analyser le fonctionnement de la société contemporaine et le rôle qu'y joue l'école, Pierre Bourdieu introduit la notion de « reproduction » ; il analysera aussi les diverses formes de « distinction sociale » dans l'ensemble de la vie sociale et culturelle (musées, théâtres, médias, etc.). Parti d'une étude de l'éducation, le sociologue ouvrira graduellement son champ de vision pour déboucher sur une anthropologie du pouvoir et de la légitimité.

Aujourd'hui, les contestataires étudiants se sont rangés ; plusieurs occupent des positions dans les universités, dans les médias et dans les divers organismes gouvernementaux, pour ne pas dire les cabinets des ministres et les conseils d'administration des entreprises publiques. Sous le titre à prime abord étonnant de *La Noblesse d'État*, Pierre Bourdieu réunit diverses études qu'il a menées, en collaboration avec Monique de Saint-Martin, sur les grandes écoles en France. Les intellectuels et les universitaires aiment souvent parler d'eux-mêmes comme d'une « aristocratie de la pensée », mais les détenteurs de titres scolaires constituent-ils une noblesse avec tous ses privilèges et ses pouvoirs ? Les contestataires d'hier sont-ils devenus les nobles d'aujourd'hui ?

Comme dans ses études précédentes, Pierre Bourdieu analyse les « stratégies de reproduction », de l'éducation au mariage en passant par les stratégies proprement économiques, que les agents et les groupes mettent en oeuvre pour maintenir ou améliorer leur position sociale. Dans *La Noblesse d'État*, ce sont les stratégies déployées par ceux qui détiennent les positions de pouvoir. L'attention est donc centrée sur le système des grandes écoles : Polytechnique, École normale supérieure, École nationale d'administration, etc. Tout, des conditions d'accès (écoles préparatoires, concours) aux programmes scolaires en passant par les origines sociales des étudiants, fait de ces institutions des « écoles d'élite ». La démonstration est claire : en ce qui concerne les grandes écoles, et en particulier pour l'École nationale d'administration, « la grande noblesse d'école est une noblesse d'État. Elle a partie liée avec l'État, dont elle sert les « intérêts supérieurs » — au nom de l'idée de dévouement au « service public » — dans la mesure où, ce faisant, elle sert ses propres intérêts. Il y a donc bien une relation entre le titre scolaire et la grande bureaucratie d'État » (p. 537). Cette relation tient au fait que « les titres scolaires assurent à leurs auteurs un monopole légal protégé par l'État, c'est-à-dire juridiquement garanti par l'autorité que l'État détient sur des postes » (p. 535). D'où la comparaison entre le titre ou le diplôme scolaire et le titre nobiliaire.

L'originalité — et la force — de la démarche de Bourdieu est de ne pas se limiter à l'étude monographique d'une seule institution scolaire mais de prendre l'ensemble d'un réseau d'institutions d'enseignement supérieur pour en dégager la structure. Il s'agit d'une « tâche immense » qui exige la collecte de données nombreuses et diversifiées. C'est là un bel exemple d'une étude qui intègre la réflexion théorique et la recherche empirique. On comprend mieux comment l'école accomplit un travail non seulement de transmission

de connaissances mais aussi et surtout de consécration sociale.

De *La Noblesse d'État*, l'une des critiques faciles est d'affirmer que sa conclusion ne vaut que pour la France, avec son système scolaire et politique particulier. Ce serait oublier que, même si l'organisation des systèmes scolaires varie d'un pays à l'autre, les processus sociaux sont fondamentalement semblables lorsqu'il s'agit de consécration et de légitimation.

Été Seuil

JULIEN GREEN

LES ÉTOILES DU SUD

La suite des PAYS LOINTAINS

ROMAN SEUIL

Dans sa neuvième vie, Marie-José Thériault, éditrice et ambassadrice des lettres

JEAN-ROCH BOIVIN

MOITE CHALEUR sur la terrasse où nous nous installons. Les mécaniques rugissent sur le boulevard, la salade sera abondante et fraîche mais insipide. Dieu merci, elle est vide, cette terrasse, car Marie-José à elle seule est un monde et je lui connais une bonne demi-douzaine de vies. Nous sommes là pour parler de sa plus récente mutation comme fondatrice des Éditions sans nom, mais j'ai compris que le secret de Schéhérazade était dans sa voix. C'est à la radio que j'ai entendu celle de Marie-José Thériault, chroniqueuse littéraire, voix chaude et profonde qui peut se faire sèche et glacée et, d'un éclat de rire, retourner le propos trop net sur sa doublure; puis sur disque, comme interprète des chansons de son oncle, le regretté Jacques Blanchet. Son roman *Les Demeures de Numidie* (Boréal, 1984) est une superbe aventure maritime, dans une langue ouvragée, pleine d'onirisme et de sensualité, mais l'auteur a d'abord tâté de la poésie et son oeuvre est surtout de nouvelliste.

L'éditrice se taille « son propre créneau ». Marie-José, fidèle à sa manière, force les frontières en décidant de mettre sur le marché des textes littéraires qui soient aussi des livres d'art. Elle s'y connaît en fabrication de livres, ayant été directrice littéraire et à la fabrication pendant 10 ans pour HMH. « Les mains dans le dos, les yeux fermés et sans aide ! », souligne-t-elle, de son rire en apostrophe. Elle a toutes les raisons d'être fière.

Rencontres/Encuentros est un bel objet d'un prix fort raisonnable, tout bien pesé (voir « Le plaisir des livres » du 27 mai). Mais le grand exploit de l'éditrice, c'est d'avoir su y réunir ces oeuvres d'écrivains et d'artistes, du Québec et de l'Argentine. Marie-José évoque avec humour les péripéties de l'aventure en bon capitaine qui savait devoir affronter le grain et ne tarit pas d'éloges pour tous ceux qui l'ont aidée dans la réalisation de ce qui, à d'autres, paraissait une folie. Qui, homme ou femme, Québécois ou Argentin, pourrait résister à cette femme, belle comme une image de

magazine, au geste ample et délié de celle qui fut danseuse de flamenco, au feu de ses yeux et de ses mots en rafales nettes, qu'elle gonfle parfois en longues phrases pleines de passion jubilatoire, quand elle me raconte sa première rencontre avec un beau livre ? « Si je fais ce genre de livre, c'est que je veux arriver à recréer cette espèce de magie qu'on a quand on est enfant, qu'on ouvre un grand album. Cette sensation d'entrer dans le livre ! Quand j'ai commencé à écrire, j'étais en voyage en Italie avec ma mère. Et, parmi les livres qu'on avait apportés, il y en avait un que je feuilletais rageusement, avec une passion pour son format, pour sa beauté, pour la couleur du papier, la disposition du texte dans la page, pour la grosseur du corps de caractères. C'étaient les premières éditions de Saint-John Perse dans de grands formats, chez Gallimard. Je l'ouvrais comme ça ! (Elle retrouve le geste de l'émerveillement.) C'était grand, grand, grand comme une nappe, il y avait ces strophes magnifiques qui avaient de grands mouvements de marée. Je ne



Marie-José Thériault

comprendais pas ce que je lisais, mais c'était tellement beau ! La disposition de ces grands paragraphes en italique, dans ces grandes pages de papier qu'il fallait couper, qui en avaient des barbes ! Oh, que c'était beau ! Que c'était beau ! C'est un peu ça que je veux recréer. Donner la même sensation, mais dans une édition commerciale. Donc, le beau, le grand, la belle mise en pages, l'espace et le texte qui prend sa place, enfin ! » Pourquoi du beau livre ? « Parce que j'ai la passion du papier. C'est de là que ça vient. C'est pour ça que je préfère la gravure à la peinture : j'ai besoin de toucher quelque chose ! Dans cette dernière vie avant ma retraite, je me fais plaisir.

Et l'Argentine dans tout ça, pour l'éditrice et son ambitieux projet ? Elle avoue avoir fait face à beaucoup de scepticisme, y trouve des explications qui ressemblent à des excuses et, riant, rejette la tête en arrière pour échapper : « C'est un pays très macho, il ne faut pas l'oublier, la femme y est encore très... j'allais dire provisoire, c'est un bien mauvais lapsus, mais très près de la vérité. » Elle me fusille de son regard noir et répète en machant ses mots : « C'est un bien mauvais lapsus, mais très près de la vérité. Et sans seulement en Argentine ! Si vous me citez, que ce soit *verbatim*. » Dont acte.

Poésie en voie de disparition

PARTITION ROUGE
Poèmes et chants des Indiens d'Amérique du Nord
Florence Delay
et Jacques Roubaud
Paris, Seuil
coll. « Fictions et cie »
1989, 232 pages

YVES JUBINVILLE

« Dès que quelque chose se dé-
règle dans le paysage, le vil-
lage, le climat, on le soup-
çonne, on dit que c'est lui. Lui
qui ? Coyote » (p. 93)

TEL EST l'homme récit et chanté dans la tradition orale indienne d'Amérique du Nord. Celui qui repose en chaque Indien. On le reconnaît habituellement à quelques traits particuliers : farceur, tricheur, créateur qui gâche tout. Sa vie, il la passe à errer et à semer partout le désordre. Rien de sacré pour lui. Sa seule règle qui n'en est point une : le désir.

De ce seul récit de Coyote, on pourrait longtemps théoriser sur la « conscience de la catastrophe » dans la mythologie indienne. On dira que l'homme blanc destructeur existait à l'état de fantasme chez l'Indien. Que ce dernier aura succombé à son propre mythe plus qu'à l'assaut guerrier du colonisateur.

On pourrait, oui, mais on se contentera de lire ce récit comme un poème, imaginant qu'il ait été chanté par quelque sorcier un soir de pleine lune. Cela suffira pour nous faire apprécier l'entreprise de Florence Delay et Jacques Roubaud qui ont traduit, dans *Partition rouge*, des poèmes et des chants des Indiens d'Amérique du Nord.

Partition rouge ne se veut nullement une étude ethnologique. Tout au plus s'agit-il d'ethnopoétique, encore que la poésie soit, ici, l'intérêt principal. Les traducteurs ont sélectionné les « textes » en fonction de leur seule essence poétique. En cela, ils font écho à *L'Anthologie des mythes, légendes et contes populaires d'Amérique du Nord* (Albin Michel, 1960), de Benjamin Peret, et poursuivent l'entreprise de l'Américain Jerome Rothenberg qui, en 1974 à Paris, fit une lecture publique de *Partition rouge* (« *Shaking the Pumpkin* »).

À quoi reconnaît-on la poésie dans ces textes ? D'abord, au rythme (refrains, ruptures) qui ponctue le poème et le renvoie à sa naissance dans l'oralité. Aussi, à ce jeu incessant des voix, collective et individuelles, qui tour à tour interpellent le lecteur et que Roubaud et Delay définissent en y inscrivant la leur propre sous forme d'allusions métaphoriques empruntées à la culture occidentale. Un exemple est donné dans « Raconter Coyote » : « ... Évidemment il se vantait / il baratinait sur-tout / Homme existentiel / Coyote Dostoïevski. » Mais enfin, et surtout, la poésie réside dans le sentiment d'étrangeté que provoquent ces récits et où l'Indien, lui, retrouve les vertus tonifiantes de la parole poétique.

Car, pour l'Indien, la poésie est médecine. Réciter les aventures de Coyote, ses déboires, ses délits et métamorphoses, contribue à rétablir l'équilibre de la tribu. « En faisant mal il (Coyote) fait du bien. Collectivement. Il soigne, il guérit » (p. 96). De là, le dernier chapitre de l'ouvrage, « Médecines », qui en compte quatre — tels les quatre points cardinaux, les quatre saisons, les quatre couleurs fondamentales. De là aussi la proposition de Roubaud et Delay qui, en empruntant le mot à un Indien navaho, rappellent la fragilité de deux cultures essentielles : indienne et poétique :

« Je suis un pauvre homme : je ne connais aucun chant » (p. 12).

L'héritage de Bateson

La communication comme pont entre les sciences humaines

COMMUNICATION ET SOCIÉTÉ

Gregory Bateson
et Jurgen Ruesch
traduit de l'américain
par Gérard Dupuis
Paris, Seuil, 1988, 346 pages

BATESON :
PREMIER ÉTAT D'UN HÉRITAGE
colloque de Cerisy
sous la direction d'Yves Winkin
Paris, Seuil, 1988, 347 pages

RENÉE HOUDE

LE TITRE anglais *Communication, The Social Matrix of Psychiatry*, plus spécifique que le titre français de *Communication et société*, énonce la thèse avancée par Bateson et Ruesch dans leur livre paru en 1951. Pour eux, « la communication est le seul modèle scientifique qui nous permette d'expliquer les aspects physiques, intrapersonnels, interpersonnels et culturels des événements en un même système » (p. 117) et ils posent l'hypothèse que « la communication est le dénominateur commun qui jette un pont entre les différentes sciences humaines » (p. 27).

Le grand mérite de Bateson est d'avoir transposé dans le domaine de la psychiatrie les manières de penser de l'anthropologie. Comme le dit Watzlawick dans la préface, appliquée à la psychiatrie, cette approche n'amène plus à se demander : « Pourquoi cette personne se comporte-t-elle de cette façon bizarre, irrationnelle ? », mais plutôt : « Dans quel contexte humain ce comportement serait-il le plus adéquat — peut-être le seul possible ? » L'individu est désormais considéré comme un système de relations plus ou moins perturbées et non comme un être isolé : l'ère de l'individu a pris fin. Il importe désormais de comprendre les liens entre la communication, la pensée psychiatrique (comment elle s'est transformée entre l'Europe et les États-Unis) et la culture américaine. Le terme de matrice sociale fait référence à « un système scientifique plus important dont à la fois le psychiatre et le patient sont partie intégrante » (p. 16).

Réfléchissant sur la communication et la maladie mentale, les auteurs décrivent la situation de la psy-

chiatry contemporaine et illustrent comment la psychopathologie exprime des perturbations de la communication; une nouvelle psychopathologie basée sur les critères de la communication y est esquissée. Ainsi, les psychoses manifestent des troubles dans la sphère de la perception tandis que les névroses manifestent des perturbations dans la sphère de la transmission des messages aux autres.

Après avoir énuméré les caractéristiques fondamentales de la communication américaine, à savoir la moralité, l'égalité, la socialité et la réussite, les auteurs analysent la psychiatrie dans le système de valeurs américain, élayant ainsi leur thèse : « La définition de l'identité n'est donc pas indépendante de la matrice sociale au sein de laquelle une personne évolue. Au contraire, la façon dont quelqu'un établit ses relations avec les autres est habituellement définie par la culture dans laquelle vit cette personne » (p. 147).

Comparant ensuite les États-Unis et l'Europe sur des données telles que l'espace, le temps, les *gestalten* d'action, pensée et sentiment, puis la structure et le processus, ils concluent que les coordonnées spatiales et les systèmes de structure caractérisent davantage l'Europe tandis que les coordonnées temporelles et les processus caractérisent davantage les États-Unis. Dès lors, la psychiatrie américaine apparaît comme orientée vers le futur plutôt que vers le passé, vers l'action (il faut traiter les problèmes, les gérer), et valorisant la quantification des phénomènes (ex. : objectifs déterminés à l'avance, pour une période donnée).

Ce parallèle culmine au moment où les auteurs, après avoir posé que le contrôle externe par opposition domine la scène européenne — politique, familiale — et que le contrôle interne par régulation domine la scène américaine, avancent que, en Europe, le thérapeute aide le patient, qui a peur de ne pas être unique à accepter ses similitudes avec les autres, en vue de lui apprendre à devenir unique et original cependant que, en Amérique, le thérapeute vise à socialiser le patient qui, ayant peur de ne pas être comme les autres, doit apprendre à accepter qu'il est diffé-

rent des autres.

Les derniers propos du livre sont consacrés à expliciter l'épistémologie des auteurs (communication, codage, conventions) puis celle qui fonde la pensée et les propos des psychiatres contemporains américains (concepts de pathologie, de réalité et psychiatrie comme science réflexive) pour finalement montrer comment, « en dépit de la grande distance qui les (sciences et psychiatrie) sépare, un processus de convergence est en train de se dérouler » (p. 293).

De cet ouvrage, Watzlawick a dit : « Livre peu connu mais tout à fait passionnant ! » (p. 52, in *Bateson : premier état d'un héritage*). On peut s'étonner de ce que la traduction française soit si tardive (35 ans se sont écoulés entre la parution américaine et la traduction française !). Par ailleurs, un événement tel que le colloque de Cerisy nous laisse entrevoir l'ampleur, la profondeur et l'originalité des idées de Bateson (1904-1980) dont « la quête intellectuelle passionnée s'apparente par sa ferveur et sa pureté à une quête spirituelle » (p. 22). Les actes du colloque nous présentent un Bateson aux prises avec la génétique, la physique et la cybernétique, un Bateson qui parle avec l'anthropologie, la logique et la sémiotique, un Bateson dont on tente de comprendre quels furent ses rapports avec l'action, le social et le politique, un Bateson qui n'a pas fini de nous donner à penser sur ce qu'est la thérapie.

Loin d'être l'homme du seul double lien (ce *double-blind* qu'on a suggéré de traduire par « double obligation »), Bateson (on aura compris qu'il s'agit de sa pensée) est un homme à liens multiples. L'écho multiple de sa quête des « structures qui relient » n'a pas fini de se répéter. « Quelle est la structure qui relie le crabe au homard et l'orchidée à la primevère ? Et qu'est-ce qui les relie, eux quatre, à moi ? Et moi à vous ? Et nous six à l'amibe, d'un côté, et au schizophrène qu'on interne, de l'autre ? » (p. 24, in Bateson, prem. ...). Un héritage qui ressemble à celui du laboureur et ses enfants : « Travaillez, prenez de la peine, c'est le fond qui manque le moins... » (La Fontaine).

MARIE DE L'INCARNATION
Françoise Deroy-Pineau
Montréal, Robert Laffont, 1989

NICOLE LAURIN

« EXCEPTÉ les sœurs ursulines, les femmes d'aujourd'hui ont complètement oublié Marie », écrit Françoise Deroy-Pineau, dans la biographie qu'elle consacre à Marie de l'Incarnation (1). L'auteur, journaliste et sociologue, redonne vie et actualité à une femme exceptionnelle, très proche de celles d'aujourd'hui : mère monoparentale, femme d'affaires, voyageuse, écrivain, féministe avant la lettre.

Ce livre, qu'on devore comme un roman d'aventure, nous révèle un personnage fort différent de l'héroïne poussiéreuse des manuels scolaires et de la sainte compassée de la littérature religieuse. Pourtant, aucune liberté n'est prise avec l'histoire ou avec la théologie. L'auteur s'appuie sur les travaux les plus sérieux concernant Marie de l'Incarnation et son époque. Elle puise abondamment dans la gigantesque correspondance de celle-ci, journaliste et ethnologue aussi à sa manière, qui constitue une chronique de la vie quotidienne en Touraine d'abord et, par la suite, en Nouvelle-France. Chronique, en parallèle, d'un voyage intérieur. Marie est une amoureuse, une mystique comme Thérèse d'Avila à qui on l'a comparée.

On se souviendra de la pièce de théâtre, inspirée des plus beaux textes de Marie de l'Incarnation, que le comédien Marcel Bozonnet avait présentée à Montréal, il y a quelques années. Françoise Deroy-Pineau mise sur le réalisme plutôt que sur l'esthétique. S'attachant au milieu, à l'entourage de la personne, aux conditions et aux problèmes de son temps, elle projette un nouvel éclai-

rage sur la trame sociale du destin de son héroïne. Il est passionnant de voir Marie Guyart-Martin (c'est son nom) lutter contre les contraintes qu'impose aux femmes l'univers social et religieux de son époque et de sa classe. L'esprit, ressenti comme une présence intérieure, fait la force de cette femme.

Mariée, mère, puis veuve à 19 ans, elle utilisera dès lors toutes les marges, tous les interstices de liberté possibles pour garder son autonomie et pour réaliser ses rêves. Une première fois, après son veuvage, elle se retire chez son père mais n'y reste guère. Un vœu de chasteté — qu'elle se sent opportunément appelée à prononcer — lui permet d'échapper à un remariage et de semer une vie active dans un univers masculin. En effet, la nécessité de sauver de la ruine l'entreprise familiale la pousse à se lancer en affaires. Plus tard, il s'agira d'assurer la sécurité de son fils. On la retrouve gestionnaire d'une affaire de transport de marchandises en pleine expansion. « Ma compagnie ordinaire était des crocheteurs, des charretiers, et même 50 ou 60 chevaux dont il fallait que j'eusse le soin », note-t-elle dans ses souvenirs (2).

De nouveau, elle se retire, laissant négoce et famille, au couvent cette fois-ci. Elle fait profession chez les ursulines mais on sent qu'elle n'y restera pas. Elle n'est pas faite pour passer ses jours derrière un métier à broder. « Mon corps était dans notre monastère, mais mon esprit ne pouvait être enfermé » (3). Éprise d'un grand pays, vu en rêve, elle franchira bientôt les mers pour fonder à Québec le premier établissement scolaire, destiné aux jeunes Américaines et Françaises. « C'est le Canada que je t'ai fait voir; il faut que tu y ailles faire une maison » (4). Un réseau de femmes est mobilisé pour rendre possibles le départ de Tours,

la traversée, la fondation du nouveau couvent et sa survie. Y sont associées Madeleine de la Peltrie, qui finance et accompagne l'expédition, la supérieure des ursulines, qui décroche les autorisations, les nombreuses amies de Marie dans le milieu des affaires et à la cour, la reine elle-même.

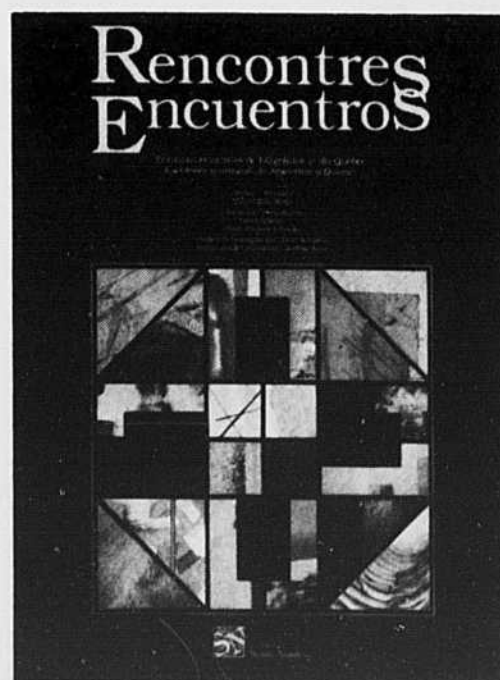
Le monastère de Québec devient un lieu stratégique de la vie sociale et politique dans la colonie. La supérieure y reçoit, conseil, influence les grands et les humbles de ce petit monde : Amérindiens, coureurs des bois, filles du roi, intendants, missionnaires, évêque. À ce dernier, elle devra souvent tenir tête. Monseigneur de Laval entendait disposer à son gré des religieuses, cette précieuse main-d'oeuvre.

Marie fait souche. Elle établit, forme, inspire les premières générations de sœurs enseignantes. Avec les hospitalières et, plus tard, les sœurs des pauvres, celles-ci deviendront au cours des années une véritable armée engagée dans la lutte contre l'ignorance, la maladie et la misère. Jusqu'au 20^e siècle, le pays ne pourra survivre sans ces dizaines de milliers de travailleuses et d'administratrices bénévoles des services scolaires, sociaux et hospitaliers.

Les communautés religieuses ont décliné mais l'héritage de leurs fondatrices est vivant. Le livre de Françoise Deroy-Pineau nous laisse penser, en effet, que Mère de l'Incarnation se reconnaîtrait dans les Québécoises d'aujourd'hui, dans l'esprit qui anime leurs combats et leurs visions.

Références :
(1) Françoise Deroy-Pineau, *Marie de l'Incarnation*, Montréal, Robert Laffont, 1989, page 266.
(2) Cité à la page 117.
(3) Cité à la page 159.
(4) Cité à la page 160.

Vient de paraître



Un collectif bilingue Québec-Argentine réunissant des nouvellistes et des artistes de l'Amérique d'en Haut et de l'Amérique d'en Bas, présenté par Marie-Claire Blais, Oscar Hermes Villordo et Gilles Pellerin.

"Un livre qu'on accueillera dans son meilleur fauteuil avec les égards dus à la contemplation, au bal des images et à la musique des mots."

Jean-Roch Boivin
Le Devoir

Album grand format relié sous jaquette pelliculée et emboîtage pleine toile
272 pages illustrées en couleurs
Édition numérotée de 1000 exemplaires 137,00\$

Chez votre libraire

LES ÉDITIONS TRIPTYQUE

Signature
essai
de Jean-Marc Lemelin
14,95 \$

Petites mélancolies
poésie
de Louise de gonzague
Pelletier
8,00 \$

Chassés-croisés sur vert plancton
récits
de Marc-André Paré
12,95 \$

Passage mexicain
poésie
de Joël Pourbaix
10,95 \$

LE NO 40 DE LA REVUE MOEBIUS

«MONTRÉAL JAZZ»

Pour tout renseignement:
C.P. 5670, succ. C, Montréal (Québec) H2L 2H0
Téléphone: 524-5900

De fort bonnes nouvelles pour elles, pour eux...et pour nous!

... ET IL VENTAIT
DEVANT MA PORTE
Christiane Baroque
Paris, Gallimard
1989, 333 pages

**LES MEILLEURES NOUVELLES
DE L'ANNÉE 88/89**
présentées par Christine Ferniot
Paris, Syros/Alternative
1989, 199 pages



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

AVANT que Christopher Hampton, au théâtre londonien, et Stephen Frears, au cinéma également britannique, ne plongent dans un bain de jouvence le roman épistolaire de Choderlos de Laclos, un auteur bien français avait imaginé que la célèbre marquise de Merteuil des *Liaisons dangereuses* s'était perpétuée dans une descendance. Plus exactement dans une descendante bien de notre siècle.

Ce beau roman de Christiane Baroque était tout à fait dans la lignée de l'ouvrage immortel dont André Malraux, en 1939, nous avait donné un bon résumé : « Valmont veut coucher avec la marquise, qui ne veut plus coucher avec lui. Il veut coucher avec madame de Tourvel, qui ne veut pas. Tout au long de cette célèbre apologie du plaisir, pas un couple, une seule fois, n'entre dans un lit sans une idée derrière la tête. » Quand je vantai, en feuilleton, en 1987, *L'Hiver de beauté*, j'ignorais que Christiane Baroque est d'abord ce qu'on est convenu d'appeler une spécialiste de la nouvelle. Biologiste de formation, elle a déjà signé cinq recueils de ces courts récits, avant que la mode littéraire n'en soit revenue. Son sixième, tout chaud, porte un titre à faire rêver les amants de la poésie médiévale, mais, de Rutebeuf, elle n'a voulu retenir que la mélancolique réminiscence de l'amitié. Les 25 histoires de... *Il ventait devant ma porte* sont toutes dédiées, et leurs sujets concernent, nous en prévient l'auteur dans son avant-propos, « au premier chef » son expérience de la vie et des gens qui l'ont enrichie. Ces nouvelles, « elles ont tout à dire à travers MON "ex-



Christiane Baroque

périence" : nous ne sommes pas des voyageurs sans bagages », conclut Christiane Baroque.

Disposons tout de suite un malentendu. Si, dans ses nouvelles admirablement inspirées par des personnes de sa connaissance, à commen-

cer par ses deux grands-pères qui sont les héros de son enfance et, pour nous, ceux de la première et de la dernière de ces histoires, Christiane Baroque se penche sur le passé, elle n'en est pas pour autant sentimentale. L'ironie, et même une veine sarcastique tout à fait réjouissante, sous-tendent des contes comme « Les desseins de Dieu sont impénétrables » (dédié, celui-là, au Roger Grenier du *Palais d'hiver*), où des lieux célèbres de pèlerinage, Lourdes et Montserrat, sont « vus » par le petit bout de la lorgnette d'un miraculé; ou comme « Le corps du délit », que la grande Colette n'eût pas renié.

Il est difficile, tous les chroniqueurs s'en confessent, de raconter les nouvelles d'un recueil. On ne peut que souligner la virtuosité de l'auteur qui passe, apparemment sans effort, d'un sujet à l'autre, de la simplicité savante des motifs, développés en quelques pages, de cinq à 25, 30, pour l'ouvrage qui nous occupe, à la complexité des thèmes, toujours dénoués, qui ne laissent jamais sur leur faim les lecteurs et les lectrices. Ainsi de « La vie sauve », qui commence par « Grenoble, tu connais... » et qui propose une sorte d'énigme à propos d'une péripatét-

cienne prénommée Ornella, comme la pulpeuse vedette du cinéma italien, et qu'une enquêteuse viendra tirer d'un très mauvais pas. Inspirée d'un fait divers, probablement, mais qui s'achève en une ligne, qu'il ne faut surtout pas vous citer.

Il arrive que Christiane Baroque, qui raconte à la première personne, soit le narrateur, au lieu de la narratrice du récit. Dans « Ainsi passa la gloire du monde », dont l'héroïne est une Gloria de 92 ans, c'est un petit-fils, et même un arrière-petit-fils qui ne pourra jamais oublier sa « glorieuse » ancêtre. Dans « L'effraie », c'est un médecin de village qui apprivoise sa très mystérieuse, et très étrange, voisine. L'une de mes préférées, parmi les 25 histoires de Mme Baroque. Mais j'oubliais la plus réussie de toutes, peut-être, dans le genre concis, serré, dru qui est la marque des vraies bonnes nouvelles. Elle est titrée tout simplement « Lignage » et traduit en quelques pages l'instinct de la tradition qui perdure dans les grands domaines vinicoles. Cette fois, l'héritier du grand cru, comiquement appelé Chasse-Spleen, est une héritière. Et quelle solide petite bonne femme, tout à fait digne de Victoire, sa grand-mère qui lui a tout légué !

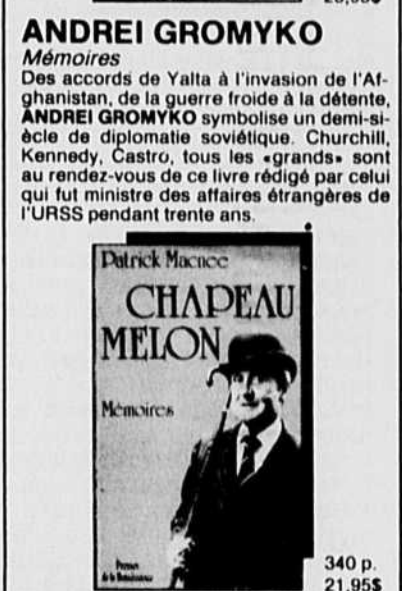
Comment, après une lecture si réjouissante, ne pas en redemander ? D'autant que Christine Ferniot, l'inventrice du festival de Saint-Quentin, vient de nous offrir les bons crus 88/89, des vins nouveaux signés Tour-nier, Vautrin, Saumont, auxquels s'ajoutent cette année six nouvelles venues du Québec (dont « Les dents d'Alberg », de Noël Audet), après une

entrevue que Ferniot a obtenue de Gaétan Lévesque, directeur de la revue québécoise XYZ.

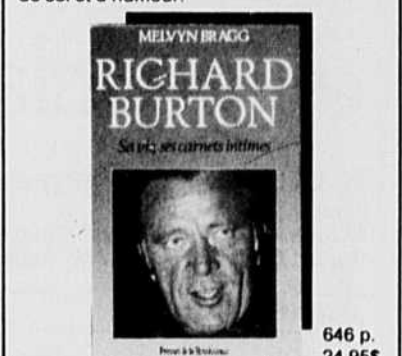
« Il convient, lorsqu'on lit des textes courts, d'apporter un peu de son imagination et beaucoup de son énergie. Ce pourrait être le début d'un nouveau plaisir de lire. » C'est l'introduction que Paul Fournel, auteur et éditeur de nouvelles, donne aux *Meilleures nouvelles de l'année 88/89*. Des nouvelles sélectionnées par l'infatigable Christine Ferniot, entre France et Québec, Afrique et Nouvelle-Calédonie. C'est le vrai prélude à des vacances de lecteurs et lectrices impunis.



ANDREI GROMYKO
Mémoires
Des accords de Yalta à l'invasion de l'Afghanistan, de la guerre froide à la détente, ANDREI GROMYKO symbolise un demi-siècle de diplomatie soviétique. Churchill, Kennedy, Castro, tous les « grands » sont au rendez-vous de ce livre rédigé par celui qui fut ministre des affaires étrangères de l'URSS pendant trente ans.
346 p.
25,95\$



CHAPEAU MELON
Patrick Macnee
Mémoires
L'autobiographie du célèbre « John Steed », l'agent secret dévoué de la série télévisée « CHAPEAU MELON et BOTTES DE CUIR », ou les tribulations d'un anglais issu d'une famille aristocratique qui choisit de devenir acteur malgré la désapprobation familiale. Un livre plein de sel et d'humour.
340 p.
21,95\$



RICHARD BURTON
sa vie, ses carnets intimes
Biographie
Les carnets intimes de l'un des plus grands acteurs de ce siècle. Ce que personne ne savait de lui, son regard sur la vie, l'amour, l'amitié, le théâtre, le cinéma. RICHARD BURTON vu par lui-même. Plus qu'une biographie, une autobiographie.
646 p.
24,95\$



L'AFFAIRE VELASQUEZ
Thomas Hoving
Roman
La « Marquessa » de Velasquez, tableau d'une valeur inestimable est mis aux enchères de manière inattendue. Le monde de l'art réagit aussitôt, les enchères montent ! Qui emportera le tableau ? Un livre passionnant sur le milieu peu connu de la peinture.
En vente chez votre libraire
Disponible sur ALEX 2
code de service LIRA
Jouez avec nous en demandant le signal EDIPRESSE à votre libraire !
273-6141

Une explosion d'énergie textuelle

L'IMPUDEUR
Ghislain Dunant
Paris, Gallimard
1989, 168 pages

GUY FERLAND

ALINA REYES, l'auteur du désormais célèbre *Boucher*, n'a qu'à aller se rhabiller. Sade et Bataille, eux, doivent se retourner dans leur tombe. Pauline Réage et autres consœurs du discours littéraire dit pornographique viennent d'accueillir un autre « membre » dans leurs rangs. Ghislain Dunant vient de publier un roman « hard », intitulé *L'Impudeur*, qui va plus loin que la plupart des récits érotiques de notre époque.

Tout commence par une banale explosion. Un sculpteur est blessé au dos et s'en va à l'hôpital. Là, il rencontre une infirmière. C'est le coup de foudre au sens littéral du terme. Le narrateur est embrasé et consumé de désirs inavouables pour Sabine (est-ce une référence au rapt des Sabines au début de la Rome antique décrit par Tite-Live ?). C'est une seconde explosion, de pulsions cette fois, qui balaie tout sur son passage. Il n'y a plus que le corps de Sabine et les milliers de postures qu'elle peut prendre.

Le texte devient alors clinique. On entre dans les anfractuosités du corps de Sabine. Au début du récit, le narrateur affirme : « Je veux regarder ce qui est là. Tout. Non, pas tout. L'infime. Ce qui est, d'ordinaire, à peine perceptible. Ce qui demande un ralentissement du temps. » C'est là que réside le succès de ce roman : dans le ralentissement du temps qu'il nous fait subir. Le texte fonctionne comme un ralentis-

seur du temps réel au profit du temps de la fiction.

C'est à ce moment qu'a lieu la troisième explosion : celle du texte qui s'éparpille en mille morceaux. Les références — au *Boucher*, à Bataille, à Sade, à Sacher-Masoch, etc. — émaillent le récit. Les mots se combinent et Sabine devient Lapine, La pine, Sa pine, etc. Une inversion des rôles provoque des scènes presque burlesques par l'accumulation d'exagérations dans la débauche. Les éléments classiques de la pornographie affluent le récit : bave d'escargot, cornichon, godemichets, fouets, tortures, etc. Les protagonistes veulent finalement que le dedans devienne le dehors, que les corps s'interpénètrent, et cela conduit inévitablement au sado-masochisme.

Une petite inconséquence théorique est à souligner toutefois. Alors que le narrateur combat tout au long du livre l'idée que la jouissance est une « petite mort », il finit par avouer que « la jouissance est la séparation. [...] Ça doit être ça mourir. » Preuve, si besoin était, qu'on ne peut pas échapper à la négativité hégélienne...

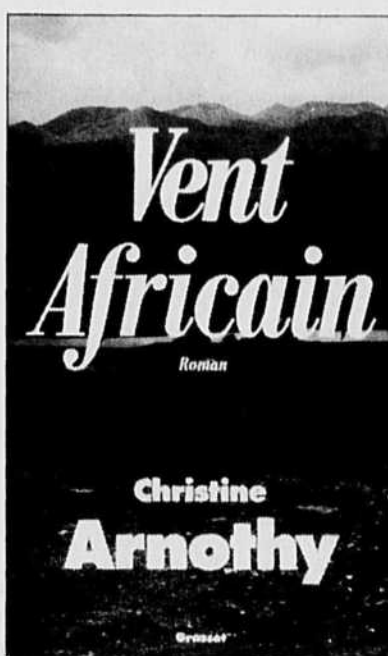
Évidemment, c'est la mort qui attend aux divers bouts de tous ces corps emmêlés. « Jouer. Pour oublier, oublier rien, la mort, l'absence. » La mort est ce qui s'échange dans les orgies. Et lorsqu'on transpose des prouesses sexuelles par la littérature, on produit inmanquablement des glissements de sens. « Tout glisse, conclut le narrateur. Mais pas *L'Impudeur* que le lecteur tient serré entre ses mains... »

VENT AFRICAÏN
Christine Arnothy
Paris, Grasset, 1989, 429 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

CHRISTINE ARNOTHY est d'origine hongroise et a été révélée en 1952 par un roman autobiographique intitulé *J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir*. Par la suite, elle s'est mise au roman tout court et dans la plupart de ses livres on trouve le thème de la chasse au bonheur mêlé à la satire des institutions politiques ou sociales. *Vent africain* n'échappe pas à cette recette avec, en sus, tous les ingrédients qui font les *best-sellers* : sexe, violence, amour et argent. Mais il s'agit ici d'un *best-seller* bien écrit qui donne des préoccupations écologiques à des personnages issus de *Dynasty* et qui campe un anti-héros vulnérable qui professe tout de même une philosophie de l'honnête homme à l'éthique exigeante.

Eric est un ingénieur français de 37 ans parti à la conquête de l'Amérique. À la suite d'un concours de circonstances où l'on ne trouve rien de banal, Eric épouse Angie, la riche héritière d'une multinationale. Mais, pour Angie, ce n'est pas le pouvoir ou la conquête de nouveaux marchés qui comptent, mais plutôt la création



d'une réserve écologique au Kenya, un projet où elle veut investir des centaines de millions de dollars. Eric, lui, ne rêve que de conseils d'administration et les deux vont livrer bataille à ce sujet jusqu'à l'escalade finale et à l'affrontement déterminant où Eric tue accidentel-

lement Angie. Suivront une série d'événements minutieusement agencés et éminemment crédibles qui semblent à peine croyables et qui, sous une autre plume, auraient pu tout simplement nous paraître tirés par les cheveux. Mais là réside le talent de Christine Arnothy qui a structuré son roman de façon impeccable et su montrer la fragilité d'un arriviste ambitieux comme Eric.

Ce roman nous démontre une fois de plus, mais avec beaucoup d'originalité et sur fond de paysage africain, que l'argent ne fait pas le bonheur, que les gens bourrés de fric sont parfois horriblement malheureux et qu'ils possèdent aussi un code moral différent de celui de la masse laborieuse et plébéienne. En dépit d'une série d'actes dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont répréhensibles, le héros s'en tire tout de même élégamment parce qu'il se trouve encore plus tordu et arriviste que lui. *Vent africain* jouit d'une fin pas du tout morale qui pourrait déranger les amateurs de châtimement exemplaire et de dieu courroucé qui punit quiconque ne se comporte pas selon les règles d'impeccables vertus judéo-chrétiennes. Mais ça donne comme résultat un roman passionnant qu'on dévore d'un bout à l'autre, un *must* pour l'été.

Un petit dictionnaire, maximum d'informations

GUY FERLAND

LA MAISON Larousse vient de publier une nouvelle version de son dictionnaire « Maxi-Débutants ». Confiée à des spécialistes des deux côtés de l'Atlantique, cette nouvelle édition s'adresse prioritairement à la clientèle canadienne. On a revu et modernisé les nombreuses illustrations et les tableaux. Les 20,000 mots du dictionnaire ont été choisis en fonction de la vitalité de la langue française au Québec.

Ainsi, plusieurs mots ont été enlevés, surtout des mots pour lesquels un équivalent français est en usage au Québec. Par exemple, *baby sitter*, *bowling*, *bulldozer*, *home*, *cake*, *she-wing gum*, *escalator*, *nurse*, *pressing*, *walkman*, *yard*, etc., sont disparus. Par contre, on a ajouté des mots répandus au Québec comme *amérindien*, *berçante*, *boisé*, *bretteux*, *brise-fer*, *calorifère*, *coquerelle*, *défricheur*, *diaporama*, *garde-malade*, *glissoire*, *habitué*, *menterie*, *nordet*, *ramancheur*, *trâlée*, *virailleur*, etc.

On a aussi incorporé au dictionnaire des mots de formation récente comme *abribus*, *bureautique*, *calculatrice*, *didacticiel*, *diffuseur*, *écomusée*, *féminisation*, *francisation*, *murcatique*, *pitonner*, *téléinformatique*, *téléthéâtre*, *vidéodisque*, *vidéophone*, et plusieurs autres.

Finalement, on a accepté plusieurs formes féminines des noms de profession ou de métier telles que *amirale*, *contremaitresse*, *députée*,

docteure, échevine, parfumeuse, etc.

On trouve également dans le « Maxi-Débutants » les pluriels qui font hésiter — les mots composés, par exemple — les participes passés les plus difficiles et les formes féminines les plus répandues des noms et des adjectifs. On présente les expressions qui peuvent varier d'une région à l'autre.

librairie
HERMÈS
Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h
de 9 à 9
362 jours par année
1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

PIERRE FILION
LUX
19 95\$
«Le romancier a su tenir, jusqu'à l'insupportable, une très haute tension dramatique. On sort de ce livre ébranlé, en se jurant qu'on ira pas de si tôt draguer au Lux...»
Réginald Martel,
LA PRESSE

LEMÉAC
éditeur

Difficile aveu

**POUR EXPLIQUER
CE QUE J'ÉTAIS**
Aragon
Paris, Gallimard, 1989, 70 pages

GUY FERLAND

CE PETIT texte inédit est très révélateur du caractère d'Aragon. Écrit vers 1943, l'auteur de *Les Communistes* semble, du début à la fin, vouloir avouer quelque chose qu'il n'arrive pas à exprimer sans passer par mille détours. Il s'en excuse abondamment tout en signifiant qu'il veut « simplement montrer d'où vint, chez ces jeunes fils de familles bourgeoises dont j'étais, cette ostentation blasphématoire, ce déni de notre propre source, de notre propre pays ». Esprit de révolte dû à la force subversive d'une oeuvre comme

celle de Rimbaud qui a imprégné toute sa génération, le surréalisme étant « la première génération rimbaudienne ». Pas de révélations fracassantes dans ces pages de confession, pas de charge contre d'anciens camarades, pas d'anecdotes croustillantes, mais seulement peut-être un difficile aveu : « Je pensais par contre-pied. Et contre-pied de vulgarités impayables. Je dis je, c'est plus que jamais le cas de dire nous. L'indépendance d'esprit d'une génération est souvent ainsi faite : elle n'est que le revers d'une médaille officielle; et vous ne me pousseriez pas beaucoup que je dirais de sa poésie qu'elle est la simple réplique des discours de Comices agricoles. Intellectuellement parlant. » Ce fut douloureux, mais Aragon a fini par le dire.

UN PARFUM DE FRUIT DÉFENDU...

MICHEL
DUMAS

Cunnilingus

PRÉFACE DE CHRISTIAN MISTRAL
POSTFACE DE CLAUDE-MICHEL PRÉVOST

Roman / Paje
172 pages - 14,95\$

"...la voix de cet homme perce toutes les résistances, dissout toutes les armures et déchiquette et liquéfie toutes les corruptions du paysage. Des ondes de franchise fusent et s'épanouissent de sa plume. Dumas a pris le maquis, il s'impose comme un Reich moral, une suave gluance qui drogue, empoisonne et puis séduit."

CHRISTIAN MISTRAL / EXTRAIT DE LA PRÉFACE

photo: Chantal Keyser



Nez en moins

MOUCHE-TOI, CLÉOPÂTRE
François Xénakis
Paris, J'ai lu, 1989, 282 pages

LOUIS-B. CHAMPAGNE

LE TITRE de ce livre a dû lui faire perdre un bon nombre de lecteurs, qui n'y ont vu de prime abord qu'une collection de farces et de galéjades. C'est pourquoi il a traîné plusieurs semaines sur les rayons de ma bibliothèque; mais, un soir, j'ai fini par me décider à l'ouvrir pour avoir une idée de ce qu'il en était réellement. Surprise! J'ai découvert un assez bon roman historique, basé sur la vie de la célèbre reine d'Égypte. Écrit dans un style léger et amusant, sur un ton satirique et moqueur, tout en restant assez fidèle à l'Histoire ce livre m'a fait passer quelques heures amusantes.

Depuis le moment où elle s'est offerte à Jules César enroulée dans un tapis, sur lequel l'aspirateur n'avait pas été passé depuis longtemps, Cléopâtre ne cesse un seul instant, de travailler à embobiner le grand Jules. Elle qui était toujours frottée d'huiles odoriférantes, elle était apparue comme un bijou tout couvert de petites pierres précieuses, brillantes et colorées, qui n'était en fait que la poussière de son palais.

Insensible à ce début cocasse, elle continue ses cajoleries pour amener Jules à ses fins. Elle est reine d'Égypte, César rêve d'être roi de Rome, ils pourraient à eux deux régner sur le monde. C'est à cela qu'elle travaille toujours. Elle lui fournit tout l'or dont il a besoin pour acheter les sénateurs de Rome. Elle lui donne un fils, Césarion, qui, selon elle, sera le maître du monde. Quand Cléopâtre rêve, elle rêve en couleurs, elle en a les moyens.

Enfin, Jules décide qu'il est temps pour lui de rentrer à Rome et d'y recevoir l'accueil triomphal auquel il a droit. Mais Cléopâtre, qu'on a surnommée « la négresse de César », changea la triomphe en comédie et devint la risée de Rome. Avec ses goûts de gigantisme, pour impressionner, elle se fit construire un chariot de plusieurs étages de haut, tout recouvert d'or, en haut duquel elle trônait dans toute sa mesjeté. Malheureusement, elle avait oublié que la base était trop large pour les rues étroites de Rome qui menaient au Forum. Il fallut donc à la hâte démolir quelques maisons qui bordaient le Forum pour que le palais roulant de Cléopâtre puisse passer... Le tout, exact, est raconté avec verve et truculence.

Un petit livre qui offre la version cocasse et loufoque de l'Histoire.

Poudre-à-Canon et l'esclavagiste

CONFESSIONS D'UN NÉGRIER
Théodore Canot
texte français de Marthe Noguier
Paris, Phébus, 1989, 362 pages

ANDRÉ GIRARD

« À PEINE se sont-ils enfoncés dans la nuit, ces vaisseaux clandestins chargés de viande humaine que la mer, déjà, se referme sur eux, les vagues indifférentes viennent battre le rivage : il ne s'est rien passé. La traite, ou le grand silence de l'Histoire. » Cela se passait au siècle dernier, un peu plus de cent ans avant la notion de « crime contre l'humanité ». Le sous-titre original était : « Histoire véritable de la vie et des aventures du capitaine Théodore Canot, trafiquant en or, en ivoire et en esclaves sur la côte de Guinée, telle qu'il la raconta en l'année 1854 à Brant Meyer ».

Meyer était journaliste. Dès sa rencontre avec le capitaine, avec empressement il devint son scribe. Entre une bouteille de porto et une boîte de cigares, Théodore Canot, surnommé « Poudre-à-Canon », fournissait la toile de fond, l'humour, les acteurs et les aventures; Meyer déployait un style qui, tout en dévoilements, avec fioritures et majes-

Pièce de casse-tête

2 - 1 = 0
Michel Embareck
Paris, Lieu commun
1989, 208 pages

MONIQUE GRÉGOIRE

IL AIMAIT Sarah, la musique rock et les bars!

Mais le divorce vient d'être prononcé et Sarah s'éloigne, toujours aussi belle! Il perd son job après avoir fait l'amour toute la nuit, au son du rock, dans les bureaux déserts de Radio-B. Reste l'amitié de Canard, le tenancier du bar. Mais il faut essayer d'oublier. Oublier Sarah. Ne plus rêver d'elle.

Restent les femmes et l'alcool. Un voyage en Espagne. Quelques aventures. Trente-six métiers... pour finalement gagner le minimum nécessaire en réparant des bicyclettes. Sans le vouloir, il attire les confidences de ceux qui sont mal pris en amour; un ami doit choisir entre deux femmes, Sarah doit se protéger de l'ex-femme de son nouvel amant, Canard lui confie pour une journée son jeune garçon dont il partage désormais la garde. Il se rapproche surtout de plus en plus de Pauline qui

lui confie les difficultés de son couple; il l'emmène huit jours à la mer, lui propose de déposer ses valises et de vivre ensemble, mais elle refuse de peur de tout gâcher! Elle retourne près du mari et des enfants, non sans se réserver quelques nuits dans les bras d'un autre.

Pour lui, tout échoue. Ne lui reste que la liberté, mais aussi la solitude.

L'histoire est présentée comme exemplaire! L'équation 2 - 1 = 0 n'est sans doute pas valable pour tous. Le comportement humain est souvent plus complexe et la souffrance vécue plus profonde, selon les milieux et les circonstances.

L'auteur est journaliste. C'est un second roman. Le langage est très contemporain, émaillé de termes d'argot français dont on devine assez bien le sens, ou de termes crus dont on peut s'amuser. On est tenté de dire « langage » plutôt qu'écriture. Le texte est à la première personne mais rapporte aussi beaucoup de dialogues. Le ton est direct, gouailleur, ne laisse jamais passer les émotions. C'est une certaine vision de la vie après le divorce, une pièce parmi d'autres à ajouter au casse-tête de la vie contemporaine.

Portrait de pute

MADAME HORTENSE
Nikos Campanis
traduit du grec
par Michèle Métoudi
Paris, Actes sud, 1989, 288 pages

HERVEY GUAY

MADAME HORTENSE n'est qu'une pute, qu'on se le dise tout de suite. Une pute au bon cœur, dans la plus féconde tradition romanesque. Avec à peine un petit peu d'amertume aux bords des lèvres, les jours de mauvais temps. Madame Hortense est inspirée du personnage de la Bou-boulina dans Alexis Zorba, le célèbre roman de Kazantzakis. En fait, c'est l'histoire véritable d'Adeline Guitart à partir de qui il aurait modélisé son personnage, que Nikos Campanis reprend à son compte, dont il suit la trace.

D'une chapellerie toulonnaise jusqu'aux confins de la Crète, à Léréptra, il s'agit d'un feuilleton en plusieurs parties où, tour à tour, sont présentées les diverses facettes de cette héroïne au destin peu ordinaire. Bref, une patronne de bordel qui finira comme une sainte. De quoi inspirer le moins inspiré des écrivains!

Campanis, avec l'oeil averti du

journaliste moderne, observe les diverses étapes par lesquelles passe son personnage. D'abord modeste tyrannisée par la chiche patronne, puis premier amour tragique avec un officier bien né. Déçue, elle monte à Paris et, sans culotte, devient danseuse de *French Cancan*. Par mégarde, elle tombe dans la prostitution ordinaire. Mais, en s'instruisant, elle fonde une maison de tolérance pour le beau monde, est affublée — par un amiral connaisseur — du nom recherché de Madame Hortense. Grâce à l'occupation de la Crète et à la requête de cet officier, elle s'installe à La Canée car, explique-t-il, les marins doivent bien tirer un coup, sinon, gare à la mutinerie! Si bien que Madame Hortense, après avoir espionné dans sa maison de passe, peut s'envoyer la nuit les amiraux et les faire boire dans son escarpin. Plus tard, dans la quarantaine — entre-temps, elle aura financé et participé à la résistance crétoise contre les Turcs — elle s'amourachera du premier danseur autochtone venu et finira par se faire voler par lui tout son argent, si laborieusement gagné. Heureusement, à la banque, Madame en avait encore assez dans son compte, afin de devenir une sainte et d'offrir des bonbons aux petits pauvres crétois.

Une histoire pas triste. « Un curieux mélange que Nikos Campanis a démêlé ici avec la patience du limier et la curiosité du journaliste », selon la présentation d'Hubert Nysen, d'Actes sud. Du journaliste, il est vrai que Campanis a retenu le vernis de la pensée et peut-être, aussi, comment livrer la marchandise. Mais cette saga — ô combien schématique et désincarnée — ressemble plus à une mini-série à l'américaine, en moins puritan, qu'à une enquête savamment retransmise.

Ce roman pittoresque et, malgré tout, bien ficelé, ne fait cependant que ressasser, avec ça et là quelques touches naturalistes ou mythologiques, certains stéréotypes bien éculés, dans un style de pacotille et une Crète exotico-sentimentale. Un roman aussi putassier que l'hétaïra dont il nous entretient.

LA NUIT AFRICAINE
Olive Schreiner
Paris, éditions Phébus
1989, 354 pages

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

ON AIME bien être quitte avec les êtres d'exception. Camille Claudel, Isabelle Eberhardt nous rappellent trop la bêtise de nos prédécesseurs pour que nous n'ayons du coup envie de les accueillir à bras ouverts : elles, leurs œuvres, leurs souffrances. Ce geste généreux nous grandit. Nous voilà quittes.

Sans doute Olive Schreiner est-elle de la même espèce. Voilà une romancière sud-africaine du siècle dernier qui fait paraître à Londres en 1883 et sous un pseudonyme masculin l'unique roman achevé de son oeuvre. Cela ne se fait pas sans peine puisque, de l'avis de ceux qui l'ont lu à l'époque, l'ouvrage est mal construit, bourré de maladroites. Il défie les lois du genre tout en étant aussi scandaleux, cela va de soi. Cependant, un éditeur moins borné que les

Une voix venue du Sud

UNE FEMME VERTUEUSE
Kaye Gibbons
traduit de l'américain
par Marie-Claire Pasquier
Paris, Rivages, 1989, 168 pages

RÉJANE BOUGÉ

C'EST parrainée par Eudora Welty et Walker Percy que Kaye Gibbons a fait son entrée, il y a de cela un peu plus de deux ans, sur la scène des lettres américaines. Ceux qui ont lu *Ellen Foster* savent que la première oeuvre de cette romancière, née en Caroline du Nord en 1960, s'inscrit dans une catégorie périlleuse, celle où les adolescents recréent l'univers de l'intérieur. Le ton était habilement maintenu jusqu'à la fin, le récit ne craquait et ne s'effondrait jamais et ce, en grande partie grâce au travail de la traductrice Marie-Claire Pasquier qui, au-delà des bonheurs d'expression, avait su rendre le rythme de cette prose, une traductrice auprès de laquelle les auteurs américains semblent choyés si l'on songe à son travail récent pour la nouvelliste Lorie Moore dans *Des histoires pour rien*.

À 11 ans donc, le langage d'Ellen n'était pas exagérément poétique. Tout comme le petit Hugues

du *Souffle de l'harmattan*, elle s'amusait dans son monologue intérieur à réinventer certains mots et à réorganiser sa famille en nouant des relations avec des Noirs, une altérité qu'on a peut-être trop tôt fait de rapporter à du connu dans le Sud américain et à de l'exotisme de ce côté-ci de la frontière.

Avec *Une femme vertueuse*, le lecteur retrouvera, d'une certaine manière, l'imagerie typique du Sud. Dans le souffle de ce vent, il repérera un remugle du parfum de Scarlett O'Hara, il retrouvera la couleur de cette terre que l'on désire plus que tout au monde même que les grandes maisons blanches qui y sont sises. Mais, dans l'univers de Kaye Gibbons, les mariages de raison se font depuis longtemps et les Rhett Butler n'ont plus besoin de gommer leurs favoris. C'est là que l'imagerie est retournée comme la crêpe que les domestiques noirs devraient servir à leurs maîtres. On est à l'époque où Tab Hunter fait rêver la jeune Ruby Vanderbilt qui croit que sa vie se déroulera comme dans *Peyton Place*. Jack Ernest Stokes dit Oeil-qui-bat, avec qui elle fera sa vie après une fuite malheureuse avec un ouvrier agricole, n'a cependant rien du tom-

beur et 20 ans de plus qu'elle. Ruby, qui, on l'apprend dès le début du roman, aura été emportée par un cancer du poumon, ne le sait pas, mais ce scénario est aussi classique. Le récit s'ouvre sur un congélateur vide, Jack a épuisé les provisions laissées par Ruby. Depuis sa mort, quatre mois se sont écoulés. En faisant alterner les monologues de ces deux personnages, en les faisant se promener dans le temps, Kaye Gibbons témoigne des désirs ravivés, de la pudeur, de la fausseté et l'autre, des caresses maladroites des uns et de la volonté des autres en signalant toujours la poussière à soulever, les draps à laver, la vaisselle qui traîne.

Pendant qu'Eudora Welty, qui vient de fêter son 80e anniversaire, écrit toujours en regardant couler le Mississippi, Kaye Gibbons fait entendre une nouvelle voix venue du Sud. Son univers n'est pas merveilleux, voire mythologique, comme celui de son aînée. Elle joue habilement sur le registre du grotesque. Reste que toutes deux savent trafiquer le langage pour nous faire entendre leurs personnages. Mais, au-delà de ces voix qu'elles nous font parvenir, c'est la richesse du paysage intérieur qui séduit.

Cocteau et 3-D

CAHIERS DU CINÉMA
n° 21 à 30, tome 3
mars 1953/décembre 1953
Paris, Cahiers du cinéma
1988, 730 pages

MARCEL JEAN

L'INITIATIVE des *Cahiers du cinéma* de publier en fac-similés les premiers numéros de la revue doit être saluée chaleureusement. En effet, ces numéros désormais classiques étaient devenus au fil des ans d'une extrême rareté et le collectionneur devait pratiquement bouquiner à Paris ou à New York pour acheter, à prix d'or, des exemplaires originaux.

Édités avec soin, respectant la mise en pages originale, imprimés sur papier glacé de première qualité, ces fac-similés comblent donc un grand vide. Chacun des trois premiers ouvrages publiés contient un tome, c'est-à-dire 10 numéros de la revue. Une table des matières très complète, indexant les textes de huit façons (auteurs des textes, metteur en scène, etc.) vient clore chaque ouvrage.

Le troisième tome, le plus récent à être paru, contient les numéros de la revue publiés en 1953. C'est l'époque où François Truffaut, André Bazin et Jacques Rivette, pour ne nommer que les plus connus, y écrivent d'abondance. Cette année-là sortent

des films comme *Les Vacances de monsieur Hulot*, de Jacques Tati, *Le Salaire de la peur*, d'Henri-Georges Clouzot, et *Singing in the Rain*, de Gene Kelly et Stanley Donen. C'est donc une excellente année pour les cinéphiles.

Aux *Cahiers du cinéma*, on critique ces films et bien d'autres, mais on s'intéresse aussi à des techniques nouvellement apparues comme le cinémascope et le 3-D, ainsi qu'à des auteurs comme Joris Ivens, Jean Epstein et Otto Preminger. On va même, à l'occasion de Noël, jusqu'à publier un dossier intitulé « La femme et le cinéma » qui contient un texte de Cocteau (« Le mythe de la femme »), ainsi qu'un abécédaire qu'une revue sérieuse n'oserait jamais publier aujourd'hui (la rubrique Jane Russell, par exemple, est constituée d'une illustration de sa poitrine généreuse).

Un cahier pour Ariadna

L'ÎLE DES JACINTHES COUPÉES
Gonzalo Torrente Ballester
traduit de l'espagnol
par Claude Bleton
Arles, Actes sud
1989, 391 pages

ANDRÉ GIRARD

ET SI L'HISTOIRE était une nébuleuse, aux contours flous, foisonnante d'images, de lectures possibles? Et si « le Temps », ce grand poncif, était non pas chronologique mais bien simultané? Émergeraient alors divers mouvements possibles : « avancer, reculer, s'arrêter et repartir, se livrer à toutes les combinaisons possibles, à toutes les expériences temporelles désirées ». Et si Napoléon n'avait pas existé, mais qu'il fût plutôt l'invention de quelques-uns, dont Chateaubriand, Enoch, Élie, Assuérus et Cagliostro — les flammes d'un feu lui donnent à voir l'Histoire. Commence alors un fas-

nous révèle. Plusieurs fois primé dans son pays et édité par Hubert Nyssen, Gonzalo Torrente Ballester a écrit, pour son 57e anniversaire, *L'île des jacinthes coupées*. « Je suis attiré par une littérature presque fri vole, un peu au-delà du jeu, un peu en-deçà d'un simple divertissement : je suis le premier à en profiter, bien entendu, mais à mon avis, si j'aime à plaisanter, ceux qui prennent la vie et l'art par le bon côté, comme moi, trouveront aussi matière à se divertir. »

L'ensemble est des plus charmants. Sur le ton de la confidence, le narrateur, professeur d'histoire, rédige un cahier qu'il destine à la jeune Ariadna. Pour cause d'amour, un très beau souffle balaye ses pages. Il veut partager son secret. Depuis une rencontre, à Greenwich Village, avec les Quatre Immortels — Enoch, Élie, Assuérus et Cagliostro — les flammes d'un feu lui donnent à voir l'Histoire. Commence alors un fas-

cinant périple; l'île de la Gorgone en est le lieu. Soir après soir, le narrateur et Ariadna contempleront les flammes, s'insérant dans une réalité ancienne, et petit à petit ils parviendront à déchiffrer l'événement historique le plus important de son époque, un phénomène capital de l'histoire contemporaine, d'une ampleur équivalente à la mort de Robespierre, à la publication de *Das Kapital*, à l'apparition à Paris de Cléo de Mérode ou à la panique soulevée par la comète de Haley : Napoléon est un personnage de fiction!

Tout en circonvolutions, fouilles et reprises, le récit du narrateur fourmille de personnages, « silhouettes glissant comme des ombres dans les rues désertes, gardes attentifs réclamant le mot de passe ». C'est bien la synthèse d'une révolution qu'il observe dans le feu, avec « conciliabules, débats sur stratégie et tactique, harangues sottocave, sans oublier les exécutions secrètes des traitres et l'élimination des suspects ». Pour parfaire l'ensemble, l'auteur fait se côtoyer réalité et mythologie : les trois Parques, ces divinités du Destin, survolent l'île de la Gorgone et leurs froissements d'ailes sont à craindre. Poséidon et Artémide célèbrent leurs noces, au grand plaisir des Grecs qui habitent l'île; alors que les femmes latines recréent, à leur façon, quelques épisodes relatifs à Zeus, Vénus, Leda et cie. Et que dire d'Ariadna — le nom grec pour Ariane — qui voit son rôle inversé : sans cesse le narrateur déroule le fil de son histoire, l'emmenant au cœur d'un labyrinthe, avec grande finale.

Ce roman, somptueusement traduit, nous parvient en français — langue d'origine de cette histoire, aux dires de l'auteur, et dans laquelle il aurait voulu l'écrire — et atteint adroitement les visées ludiques de la littérature, cet « art délicat d'offrir l'oubli ». Il est touchant d'imaginer l'auteur, le jour de son anniversaire, le manuscrit une fois terminé, une leur pleine de malice dans les yeux!

Évitez la fumée
Pour mieux respirer



VIEND DE PARAÎTRE
LEE IACOCCA
"EN DIRECT"
360 pages - 24.95\$

"Je regarde autour de moi, et je vois des magnats de Wall Street les mentes aux poignets. Je vois un déficit national si élevé que je n'arrive pas à en compter tous les zéros. Je vois le gouvernement payer les cultivateurs pour qu'ils n'exploitent pas leurs terres, alors que les sans-abris crevent de faim dans les rues. Il y a quelque chose de pourri... et ce n'est pas au royaume de Danemark."

La seule façon de remettre le pays sur pied, c'est de revenir aux bonnes vieilles valeurs traditionnelles. Et de commencer par l'essentiel : bien élever nos enfants, prendre soin de nos malades et des pauvres, trouver en quoi nous croyons réellement. Surtout, il faut raviver l'éclat terni de nos valeurs fondamentales."

Lee Iacocca
DIFFUSION SOUSSAN
5518 FERRIER, MONT-ROYAL H4P 1M2
Tel.: 738-0202 Fax: 738-5102

VIEND DE PARAÎTRE

l'analyste

Disponible sur abonnement à
L'ANALYSTE, C.P. 236, St-Bruno
(Québec) J5V 4P9 - Tél.: (514) 441-1971
et dans les grandes librairies (10,00 \$ le numéro)

Sociologie et Sociétés
Volume XX, n° 2
12,00\$

« Sociologie des professions »

SOCIOLOGIE ET SOCIÉTÉS



Ce numéro a un double objectif : 1. rendre compte des débats théoriques récents en sociologie des professions, débats qui portent tant sur la transformation du statut professionnel au sein de la structure de classe des sociétés capitalistes avancées que sur les rapports entre Etat et groupes professionnels; 2. présenter, à l'aide de quelques études de cas, la recherche empirique telle qu'elle se pratique aujourd'hui à l'intérieur de ce secteur de la sociologie. Reconnaissant la critique importante adressée, au cours des années 1970, à l'analyse fonctionnaliste des professions, ce numéro met en évidence les nouvelles questions que se posent les sociologues des professions, questions par lesquelles ce secteur de la sociologie se rattache aux débats théoriques contemporains en sociologie générale.

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Quoi de neuf à Berlin?

FELIX GUTTMANN
Peter Hartling
traduit de l'allemand
par Claude Porcell
Paris, Seuil, 1989



Alice
PARIZEAU
Lettres
étrangères

C'EST un beau roman grave que celui de Peter Hartling. Il rappelle, en outre, par certains côtés les oeuvres signées par des romanciers tels que Thomas Mann ou encore Stefan Zweig, auxquels les fonctionnaires de la mort nazis devaient expliquer qu'ils n'étaient pas de vrais Allemands, ni de vrais Autrichiens et qu'ils devaient mourir ou partir. Pendant longtemps, ils ont refusé de les croire et ils se sont entêtés à rester dans leur ville, autant à Vienne qu'à Berlin, en essayant de protéger leur famille et de lutter contre les menaces qui devenaient de plus en plus tangibles. À force de fermer les yeux pour ne pas se rendre pleinement compte qu'un monde, le leur, était en train de se laisser assassiner par des brutes, ils n'ont même pas eu le temps de raconter leurs angoisses et leurs humiliations.

Certains le feront plus tard, en exil déjà, silhouettes floues qui arpentent les rues de Paris, de Londres puis de New York, sans trop savoir comment reconstruire un univers et comment survivre. Auteurs à succès, ils ne sont plus alors que des immigrants anonymes et personne ne se soucie de les écouter. De toute façon, ce qui préoccupe les combattants comme les civils, c'est la guerre avec ses victoires et ses défaites et les éditeurs se gardent bien d'investir de l'argent dans les traductions de l'allemand, langue détestée partout.

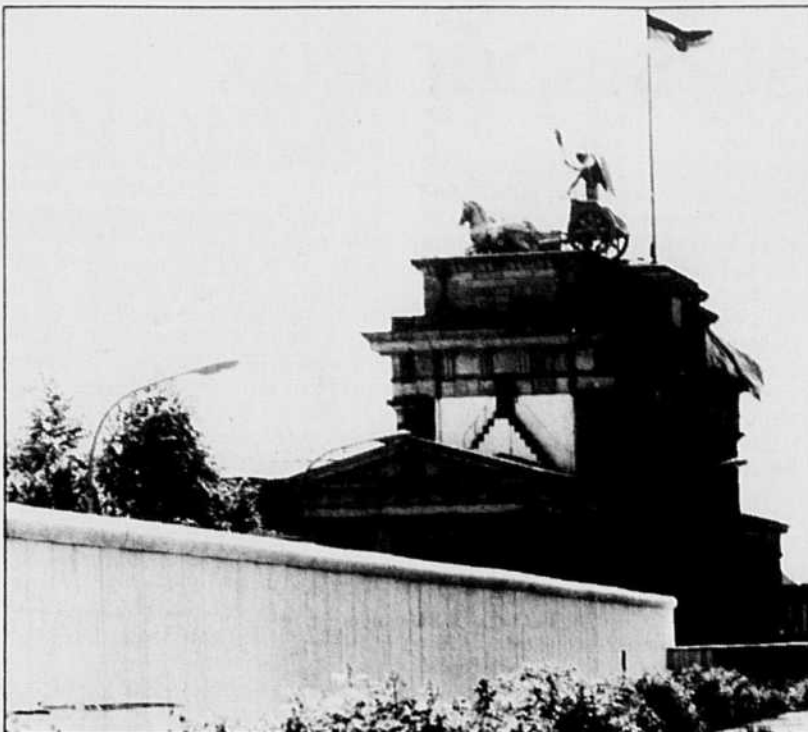
Les romanciers juifs sont perçus, en outre, comme des privilégiés du sort comparativement à ceux qui sont restés en Allemagne, en Autriche et en Europe de l'Est où ils meurent dans les camps de concentration, dépossédés et réduits à l'état de numéro qu'on imprime sur leur peau comme leur seule et unique identité. On écrira des milliers de volumes pour raconter leur histoire et dénoncer la barbarie nazie, mais à l'opposé on ne traitera que rarement de ces intellectuels et artistes réduits pratiquement à la mendicité par le simple fait d'utiliser la langue allemande qui est la leur, bien que c'est avec

eux que disparaîtra une civilisation liée à cette langue-là !

Car, à une certaine époque, le bouillonnement culturel et artistique de Vienne était, grâce aux intellectuels juifs surtout, aussi riche que celui de Paris, tandis que Berlin pouvait se targuer d'être un centre de premier ordre, autant dans le domaine de l'art que de la science, autant en ce qui concerne la peinture et l'architecture que la médecine, la physique ou la chimie. C'est là qu'affluaient les diplômés des grandes universités et c'est là qu'avaient lieu les congrès internationaux. Certes, les écrivains juifs venaient à Berlin présenter leurs oeuvres, comme ce fut le cas pour Franz Kafka, né en Tchécoslovaquie, n'étaient pas toujours bien reçus, mais ils avaient les mêmes droits à la notoriété que les protestants ou les catholiques. Et l'on aurait tort, aujourd'hui, *a posteriori*, de leur tenir rigueur pour leur imprévoyance !

La force de Peter Hartling réside dans le fait qu'il parvient à recréer l'atmosphère des années 30 sans accuser ni condamner personne. Felix Guttman est là, vivant, persécuté à l'école et surprotégé à la maison, qui ne comprend pas très bien à quoi il doit tant de haine et qui n'ose pas le demander à ses parents parce qu'il devine qu'ils vont avoir beaucoup de difficultés à lui répondre. Élevé dans le respect absolu de l'autorité paternelle, qu'on peut contourner en dissimulant mais qu'on ne doit jamais affronter ou dénigrer ouvertement, Felix, l'adolescent sage, ne pose pas de questions. L'univers de la famille Guttman est chaleureux et étouffant, rassurant, protecteur et impossible à supporter à la longue. C'est donc en marge de la famille que Felix vit un premier amour d'autant plus tragique que Laura la Rouge va se tuer pour éviter la torture. Casimir, son meilleur ami, lui aussi sera assassiné et Felix Guttman, qui survivra, deviendra un avocat allemand sans droit de pratique à cause de son appartenance à la « race juive » et, en même temps, l'un des rares hommes capables de témoigner. Il va raconter la création des cellules communistes, la participation à la guerre d'Espagne, son propre départ en Palestine, les premiers *kibboutzim* et son incapacité de se forger un avenir dans le pays d'Israël.

Juif allemand et ancien militant communiste, il reviendra après la guerre à Berlin-Ouest, obtiendra à nouveau son passeport allemand et son droit de pratique et ouvrira un cabinet d'avocat qui deviendra prospère. Ce n'est plus l'Allemagne de sa jeunesse, mais c'est son pays quand même...



Berlin : le mur près de la porte de Brandebourg.

Le roman est à ce point convaincant qu'on comprend Felix et qu'on ne songe même pas à objecter que, compte tenu de ce qui est arrivé aux juifs en Allemagne, avant et pendant la dernière guerre mondiale, il est impensable et inadmissible que quelqu'un puisse encore vivre dans ce pays tout en demeurant israélien. C'est un autre son de cloche, une attitude différente de celle d'un romancier tel Léon Uris, par exemple, mais qui demeure non moins émouvante.

Peter Hartling parvient, d'ailleurs, à rendre son personnage à ce point attachant qu'on n'a pas du tout l'impression que, dans un certain sens, il s'agit d'un roman à thèse. L'atmosphère, les traditions, les normes et les échelles de valeurs qui prévalaient dans ces années s'échelonnant dans l'existence de Felix Guttman de 1906 à 1977 et que les événements successifs remettent en cause, sont décrites avec une minutie qui les

rend proches et compréhensibles pour des lecteurs qui ne sont pas intéressés à ce qui est arrivé en Allemagne au cours de cette longue période.

En somme, il s'agit d'un livre intéressant à plus d'un titre et il est d'autant plus regrettable que la traduction de Claude Porcell, un très bon traducteur au demeurant, n'ait pas été révisée à certains endroits.

Même remarque en ce qui a trait à la présentation du texte, où les guillemets, les tirets et autres signes consacrés par l'usage manquent souvent. Quand on se procure un livre publié par les éditions du Seuil, on a droit, nous semble-t-il, à une présentation plus soignée. Il n'est pas inutile de mentionner, en outre, que *Felix Guttman* est le septième livre de Peter Hartling publié chez cet éditeur et que cela rend d'autant plus incompréhensibles de telles lacunes !

Conception in vitraux

LE CURÉ PATRIOTE
Rétif de La Bretonne
Paris, Le Castor astral
1989, 64 pages

GUY FERLAND

1789 : date de la rédaction de ce petit texte subversif et scandaleux. D'un côté, Mlle Margot, Madame Chevrière, Mlle Aigüise, Madelon, Mme Mamone, Mme Quatrebelle, Mme Ingénue Necard, la tante Félicité Ucheperche, la nièce Quotin, Marianne, Durette et Maigrette, et plusieurs autres belles génitrices; de l'autre côté, M. le curé patriote, le pasteur, le curé de Picardie, le sage-homme, le gynophile, le nympho-

mane, le patriote multiplicateur, et d'autres noms du même homme créateur. Résultat : 72 enfants pour le curé patriote qui annonce partout la bonne nouvelle. Cette petite histoire anodine, parsemée de nombreuses « aventures », permet à Rétif de La Bretonne de promouvoir des réformes pour la conversion des clercs et des paysans dans cette époque agitée. Un roman sur la révolution sexuelle avant l'heure qui fait sourire plus d'une fois.

La souveraineté du verbe

OÙ GÏTENT LES ÉTOILES
oeuvres en vers et en prose
d'Avrom Sutzkever
traduites du yiddish
par Charles Dobzynski,
Rachel Ertel et le collectif
de traducteurs
de l'université Paris-VII
Paris, Seuil, 1988

NAÏM KATTAN

SI L'ON cherche un écrivain qui a su triompher des conditions hostiles, des drames, des tragédies, qui a survécu aux persécutions et à l'extermination, Avrom Sutzkever serait exemplaire.

Né en Lituanie en 1913, il passe son enfance en Sibérie puis s'installe à Vilno en 1920. Foyer d'une culture juive et d'intenses activités littéraires en langue yiddish, cette ville a abrité nombre d'écrivains et de penseurs juifs contemporains. Sutzkever y publie son premier recueil de poèmes en 1937. La guerre l'y surprend. Il est enfermé par les nazis dans le ghetto d'où il s'échappe et se rallie aux partisans. En 1944, il se trouve à Moscou où l'écrivain soviétique Ilya Ehrenbourg le salue comme un héros et où Boris Pasternak traduit ses poèmes. Mais là, un autre drame l'attend et il l'échappe à l'extermination que Staline fait abattre sur les écrivains juifs et notamment ceux qui s'expriment en yiddish. En 1948, il se rend en Israël. Là il se heurte à une autre résistance. Pendant longtemps, les élites de ce pays ne favorisaient pas le yiddish et se battaient pour la renaissance de l'hébreu, langue biblique qui deviendra langue nationale.

En 1948, l'État est fondé, l'hébreu est sa langue et le yiddish n'est plus une menace. C'est le moment de sauver ce qui reste de cette culture, de ramasser les fragments et d'assurer leur inscription dans une mémoire. Sutzkever fonde une grande revue littéraire en cette langue : *Di Goldene Keit* (La Chaîne d'or).

Rachel Ertel et Charles Dobzynski ont fait un merveilleux travail de traduction. De plus, Rachel Ertel situe, dans sa préface, l'oeuvre de cet écrivain.

À travers toutes les vicissitudes, Sutzkever a cherché à affirmer la souveraineté du verbe. Certes, son oeuvre est traversée par les forces de fragmentation et de destruction. Il leur oppose un espoir et une foi dans l'écriture.

« Quand le soleil même, semblait-il, s'est changé en cendres, j'ai cru d'une foi absolue : tant que le chant ne me quittera pas, le plomb ne m'anéantira pas : tant que dans le cercle de la mort je vivrai la poésie, la douleur trouvera son sens et sa redémption. »

Il ne peut échapper à l'emprise de la mort. Il se reporte à son père. L'expression de son désarroi est l'ultime tentative de faire face à l'anéantissement.

« Un instant tomba comme un météore, Alors entre mes dents je l'ai happé. Quand elles ont fracassé son noyau, Les larmes d'un royaume m'ont trempé. »

« Il naissait du miroir de chaque goutte Un autre songe et un sens différent Là mille mains vêtant d'ailes la route, Ici — vers le rêve un pont se courbant. »

« La mon aïeul que le serpent menace Ici mon fils qu'une pierre a broyé J'ai trouvé, libre, une goutte fugace Et je l'ai sur moi-même verrouillé. »

Il a fallu des années pour qu'il retrouve, au-delà de l'espoir, le chant.

« Qu'est-il arrivé ? La femme pendait comme une serviette. Et son perroquet sans cesse raclait des sons en miettes, Je t'aime, Je t'aime. »

« Solitaire, ainsi j'entendrai, de l'autre côté du mur. Quand je ne serai plus, un refrain cosmique, un murmure, Je t'aime, Je t'aime. »

Si Sutzkever n'était qu'un témoin, il serait un écrivain à lire. S'il n'était que le porte-parole d'une culture et d'une littérature qui ne veut pas mourir, il serait écrivain à méditer et à admirer.

Son oeuvre, dont on n'a que des échantillons, est à la fois fragile et puissante. Puissante de sa fragilité. Seul devant le danger de l'exterminateur, le poète murmure puis crie et hurle et sa voix parvient jusqu'à nous dans un chuchotement. On n'a pas réussi à le tuer.

**DES LIVRES D'OCCASION
DE QUALITÉ
À LONGUEUR D'ANNÉE!**
LIBRAIRIE HENRI-JULIEN
4800 Henri-Julien,
H2T 2E1 - 844-7576

NORMAND CHAURETTE
**Scènes
d'enfants**
13,95\$

«Un roman intense qui charme et envoûte le lecteur dès la première page. Normand Chaurette s'impose comme romancier de premier rang.»
Hélène Marcotte,
QUÉBEC FRANCAIS



LEMÉAC
éditeur

**LA BONNE LITTÉRATURE
CHEZ VLB**



Marie-Claire Blais
L'ANGE DE LA SOLITUDE

Le nouveau roman attendu de Marie-Claire Blais. De jeunes femmes artistes, réunies en commune, se débattent au milieu de contradictions de toute sorte. Un grand moment de littérature!

136 pages — 12,95 \$



Lise Daoust
LES TALONS CUBAINS

Voici le roman du début des années soixante et de la Révolution tranquille. Stella, vingt ans et dactylo, fait le difficile apprentissage de l'amour, entre ses rêves de jeune fille et ses lectures féministes.

360 pages — 18,95 \$



Denise Hébert et Pauline Julien
NÉPAL: L'ÉCHAPPÉE BELLE

Deux récits d'un même voyage, né d'un même rêve, celui de découvrir l'Asie, cette face cachée du monde, pour nous, Occidentaux. Deux femmes, l'une est peintre, l'autre est une chanteuse renommée, nous invitent au voyage.

152 pages (avec photos) — 14,95 \$

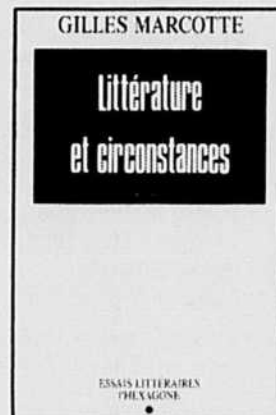


Guy Rocher
ENTRE LES RÊVES ET L'HISTOIRE
Entretiens avec Georges Khal

Guy Rocher nous fait traverser, dans ces entretiens empreints d'une grande sagesse et d'une grande sérénité, trente ans d'histoire, tout en nous entretenant des rapports étroits entre les rêves et l'histoire.

232 pages — 16,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



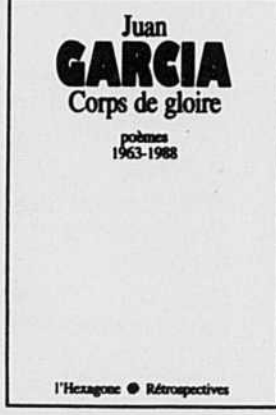
GILLES MARCOTTE
Littérature et circonstances
ESSAIS

Écrit par le plus avisé et le plus complet de nos essayistes littéraires, *Littérature et circonstances* aborde divers aspects de la littérature québécoise.



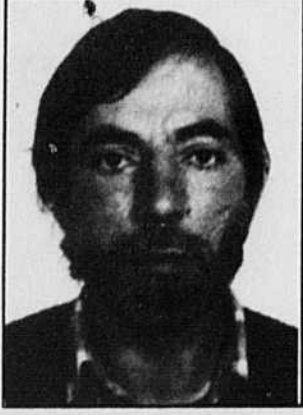
DIANE-JOCELYNE CÔTÉ
LOBE D'OREILLE
RÉCIT

Une jeune femme, ébranlée à la suite d'une rupture amoureuse, se métamorphose au gré des événements quotidiens. *Lobe d'oreille* est une étrange expérience d'écriture dont la prodigieuse affection souffle sur Montréal et ses lieux intérieurs.

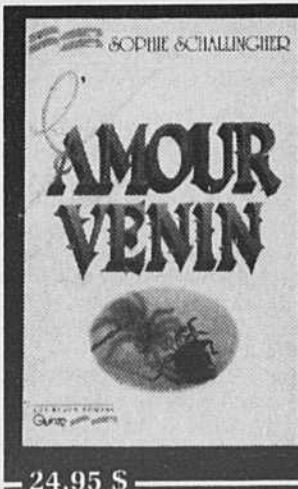


JUAN GARCIA
CORPS DE GLOIRE
POÈMES 1963-1988
COLLECTION RÉTROSPECTIVES

Entreprise spirituelle, singulière et originale, *Corps de gloire* est une oeuvre exigeante et lucide, une poésie déchirante et envoûtante qui anime, dans sa chaleur et son éclat, l'inviolable et l'universel en nous.



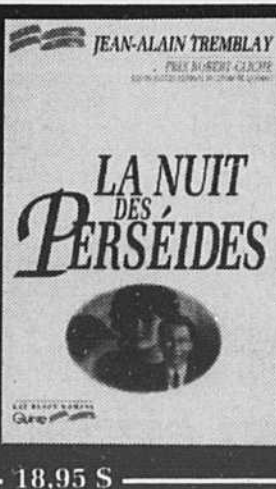
l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise



24,95 \$



20,95 \$



18,95 \$

Les beaux jours sont arrivés,
lisez les romans de l'été!

Collection prose ouverte

Collection Les Beaux Romans

Quinze



15,95 \$



19,95 \$

Paroles de spécialistes spécieux

**PAROLES D'EXPERTS
OU LES PERLES
DES SPÉCIALISTES**
en collaboration
Paris, Acropole, 1989

ALBERT BRIE

JE VOUS PROPOSE un jeu-questionnaire. Un quiz, si vous préférez. C'est le dada à la mode. N'est-on pas en train de fabriquer une génération de Pic de La Mirandole et de Jos-Connaissant qui sauront tout, mais pas plus. Ce jeu, à la fois amusant et inquiétant, m'a été suggéré par le livre de Victor Navasky et Christopher Cerf. La traduction française et les ajouts sont d'Annie Philippe.

Ce trio d'auteurs s'est spécialisé avec expertise dans la cueillette des bourdes commises, soit par d'illustres génies, soit par des intelligences supérieures, ou encore par des personnalités méconnues qui y auraient gagné à le rester.

J'invite donc le lecteur à débuts-quer ceux et celles qui se sont rendus

couppables d'avoir écrit ou prononcé des bêtises de haute volée. Leurs noms apparaissent à la fin de la liste de leurs citations.

1) « Le monde a été créé le 22 octobre 4004 avant J.-C. à 6 heures du soir. »

2) « Une grande partie du sperme vient du cerveau. »

3) « La liberté de critique est totale en URSS. »

4) « Si je ne devais accueillir que les auteurs de bons livres, je ne parviendrais sûrement pas à réaliser une émission hebdomadaire. »

5) « Il est trop tôt pour élire un pape polonais. »

6) « J'étais une enfant très sérieuse. Il n'y a jamais eu une étincelle de fantaisie dans ma vie. »

7) « Les avions sont des jouets intéressants, mais sans valeur militaire. »

8) « Le trait dominant de l'Union soviétique est la gaieté. »

9) « La prison est l'école du bonheur. »

10) « Si les policiers n'étaient pas bêtes, ils ne seraient pas policiers. »

11) « Comment ne pas voir que la remise au travail du plus grand nombre de Français est le seul moyen de mettre un terme au chômage ! »

12) « Dans un siècle, les histoires de la littérature française mentionneront *Les Fleurs du mal* seulement comme une curiosité. »

13) « Si Jésus-Christ revenait sur terre, il serait blanc, américain et fier de l'être. »

14) « Richard Wagner est un homme dépourvu de talent. »

15) « Un homme n'attrapera pas la goutte tant qu'il ne s'adonnera pas au coït. »

16) « Parents et bébés unis contre le projet de loi sur l'adoption. »

Voici les noms des coupables et des victimes de ces sornettes, gaffes, contresens, etc., selon l'ordre de numérotation.

1) James Ussher, archevêque irlandais (1650). 2) Ambroise Paré, le père de la chirurgie moderne (1573). 3) Jean-Paul Sartre, dans *Libération*

(1954). 4) Bernard « Apostrophes » Pivot, dans *L'Express* (1985). 5) Jean-Paul II, deux jours avant son élection. 6) Margaret Thatcher (4 juin 1987). 7) Le maréchal Foch (1912). 8) Joseph Staline (1935). 9) Ferdinand Marcos. 10) De Gaulle. Cité dans *Les Mots du général* (Fayard 1962). 11) Pierre Mauroy, premier ministre de France (1983). 12) Émile Zola, à l'occasion de la mort de Baudelaire (1867). 13) Le révérend Soames. Paroles prononcées lors de la bénédiction d'un nouveau matériel militaire (1923). 14) César Cui, compositeur russe (groupe des Cinq). 15) Hippocrate, le père de la médecine (430-377 avant J.-C.). 16) LE DEVOIR, 5 mai 1987.

Le mot de la fin qui n'apparaît pas dans le livre de Cerf-Navasky et Annie Philippe, et qui lui ferait une belle queue, je l'emprunte à La Rochefoucauld : « S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché. »

Suis-je, suis-je belle?

**HISTOIRE DE
LA BEAUTÉ FÉMININE
À TRAVERS LES ÂGES**

Geneviève Leroy
et Muguet Vivian
Paris, éditions Acropole
1989, 330 pages

**A LA DÉCOUVERTE
DES PARFUMS**

Claude d'Astous
Montréal, Québec/Amérique
1989, 187 pages

MARIE LAURIER

SUIS-JE, suis-je, suis-je belle? demande-t-on dans le si joli *Virelai* d'Eustache Deschamps ? Une délicieuse chanson qui date du 14^e siècle et que les femmes fredonnent encore, en silence heureusement et remplies d'espoir devant leur miroir.

Car la beauté demeure peut-être un grand sujet de papotage entre les femmes, de raillerie entre les hommes, mais tout compte fait il n'est pas aussi léger et insignifiant qu'on fait semblant de le croire. Les poètes, les écrivains ont décrit les « pompeusement parées », les historiens ont analysé, décortiqué, expli-

qué le phénomène voulant que tout un chacun tente un jour ou l'autre de « réparer des ans l'irréparable outrage ». Les reines, les courtisanes, les impératrices, les grandes bourgeoises, tout comme les minettes et les simples mortelles que nous sommes utilisent de tout temps des onguents, des crèmes, des fards, des teintures et des postiches, bref tous les artifices pour essayer d'être plus belles. Pour la séduction, certainement, mais aussi pour se plaire à elle-même, la femme à nos yeux la plus parfaite se trouvant, elle, tous les défauts du monde.

La femme de cette fin de 20^e siècle qui ne veut pas avouer sa vulnérabilité quand il s'agit de beauté, n'en utilise pas moins de subtils artifices pour se rendre plus attrayante. Les maquillages d'aujourd'hui sont des anti-maquillages, les cosmétologues ayant suivi l'évolution des temps pour rendre la « consommatrice » plus discrète en ce domaine.

Cela ne lui coûte pas moins cher, peu s'en faut, puisque les compagnies de produits de beauté font des affaires d'or. Écoutons la grande prêtresse Estée Lauder qui affirme tout de go : « Il n'y a pas de femme

laide, il n'y a que des femmes paresseuses ! » Cette seule phrase a de quoi fouetter l'égo féminin le plus réfractaire aux petits pots de crème, avec hélas, pas toujours les résultats promis par Mme Lauder.

L'ambition de la beauté constitue un défi omniprésent dans toutes les civilisations, nous prouvent Geneviève Leroy et Muguet Vivian dans leur *Histoire de la beauté féminine à travers les âges*. Elles racontent les subterfuges de coquetterie des grandes et petites dames de l'histoire — Néfertiti, Joséphine, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis, la Pompadour, la Du Barry, la Montespan, Marie-Antoinette, Coco Chanel, la Bardot, et tutti quanti — pour prouver qu'en aucun moment de l'évolution humaine la fièvre de séduction n'a faibli. Fut-elle le fruit des tortures des corsets sanglés jusqu'à l'étouffement, de dentifrice de Popée, épouse de Néron, fait de cendres de rat mêlées à du miel et à des racines de fenouil ou de bains de boue ! Autant de « secrets » de beauté que nous livrent les auteurs de ce livre amusant bourré aussi d'anecdotes sur les us et coutumes anciens de femmes qui interrogent depuis tou-

jours leur miroir en se demandant de façon lancinante : *Suis-je, suis-je, suis-je belle?*

CLAUDE d'ASTOUS essaie quant à lui de nous aider sinon à devenir plus belle du moins à sentir bon ! Dans un livre intitulé *À la découverte des parfums* ce biologiste de formation souligne que l'odorat s'adresse directement aux souvenirs et aux émotions, que le parfum moderne doit sa naissance aux recherches des alchimistes du Moyen-âge sur l'Élixir de Longue vie, que l'usage d'appliquer le parfum aux nerfs points de pulsion — sur les tempes, à l'intérieur des poignets, au creux des coudes, entre les seins, etc. — avait avant tout un but thérapeutique, que le « jus » ou le liquide dans le flacon, vaut parfois moins de 1% de son prix de vente !

Allez après cela vous asperger de *d'Opium* ou de *Poison* !

Plus sérieusement, Claude d'Astous, qui a travaillé de nombreuses années sur la compagnie de parfums Houigant et qui donne des cours et des conférences sur les parfums, décrit la composition des parfums, en fait ressortir le mystère et la poésie, énumère les dix commandements pour bien choisir son parfum. Et il cite Baudelaire :

*Il est des parfums frais comme
des chairs d'enfants
Doux comme les hautbois, verts
comme les prairies
Et d'autres, corrompus, riches et
triomphants...*

Mais tous les parfums « chantent les transports de l'esprit et des sens », lit-on dans le fabuleux poème de l'auteur des *Fleurs du mal*.

Québec à pied

**GUIDE DE PROMENADES À PIED
DANS LE VIEUX QUÉBEC**
Louis-Martin Tard
Guérin littérature
coll. « Guide »
102 pages

GUY FERLAND

LE GUIDE du vieux Québec de Louis-Martin Tard est pratique, attrayant, documenté, facile à consulter et d'une lecture agréable. L'auteur de *Il y aura toujours des printemps en Amérique* trace des itinéraires originaux reliant des sites historiques à visiter. Des petits textes sur fond rose rappellent quelques éléments historiques importants et des textes plus longs encadrés sous le titre *Imaginez* donnent une perspective différente de certains endroits en racontant des anecdotes savoureuses de notre passé.

« En rédigeant ce guide, j'ai voulu aider ceux qui aiment à la fois balades et ballades à entendre avec les yeux, à comprendre avec le cœur, les récits du passé et le message d'avenir de la plus belle ville d'Amérique du Nord, Québec-la-fidèle, pré-cise l'auteur. »

À tous les points de vue, ce guide est une réussite. Il faut souligner la qualité d'impression du texte et des photos qui rehausse l'originalité de l'écriture de Louis-Martin Tard.

LES LIVRES DU QUOTIDIEN

MARC CHAPLEAU

RECRUTEZ VOTRE PATRON
Annick Oger-Stefanink
Paris, Rivages
1989, 240 pages

HEY MAN ! Tu cherches un job, c'est bien beau, mais as-tu réfléchi une seconde au « phone-marketing », à l'« out-placement », au « listing » du « staff » en poste, de sorte que tu aies tous les atouts pour devenir le « right man in the right place » ? ... Hey ! Tu n'as pas lu le *Manuel du chercheur d'emploi* ? On y cause pourtant de bilan professionnel, de CV, de techniques d'entrevue et des autres ingrédients nécessaires à l'obtention d'un bon job. Ok, les bons tuyaux n'abondent pas, mais la marchandise est là. Tu dis ? Seulement sept pages sur la « Réussite au féminin » et plein d'anglicismes vauriens ? Voyons. Sois à la page. « Keep cool ! », tiens, comme dit Mme Stefanink dans son bouquin

glacé quelques belles photos couleur et 11 plans de villes clés comme Orange, Marseille, Arles, Hyères et Avignon. Un livre pratique qui s'en tient à l'essentiel, et qui pense, ô merci, aux gagne-petit : on n'y suggère pas que des hôtels quatre étoiles...

VOUS ET LE TENNIS

André-Jacques Dereix
Paris, Larousse
1989, 192 pages

UN AUTRE des pratiques « techniques » Larousse. Quasi tout sur, entre autres, l'équipement, la technique, l'entraînement, les règles du jeu, l'histoire du sport et les grandes compétitions — parmi lesquelles les Internationaux du Canada ne figurent pas. Plusieurs photos et illustrations couleures d'une grande netteté. Une lecture qui donne des fourmis dans les jambes. Vite, le court, ça presse !

**LE GUIDE QUÉBÉCOIS
DU POTAGER**

Marc Meloche
Montréal, Quebecor
1989, 152 pages

QUE VOUS SOYEZ jardinier débutant, intermédiaire ou expert, Marc Meloche a concocté à votre intention un bon recueil d'informations : les outils de base, la préparation du terrain, les maladies et les insectes, le calendrier des soins, etc. Vous apprendrez même, mais peut-être le savez-vous déjà, qu'il existe sur le marché du fumier désodorisé. Et si l'artichaut, la mâche et le salifis vous apparaissent quasi impossibles à cultiver, ne désespérez pas. Une fois « expert », prétend l'auteur, vous serez tout à fait à leur hauteur...

**GUIDE ★★★★★
DEBEUR**

des restaurants du Québec



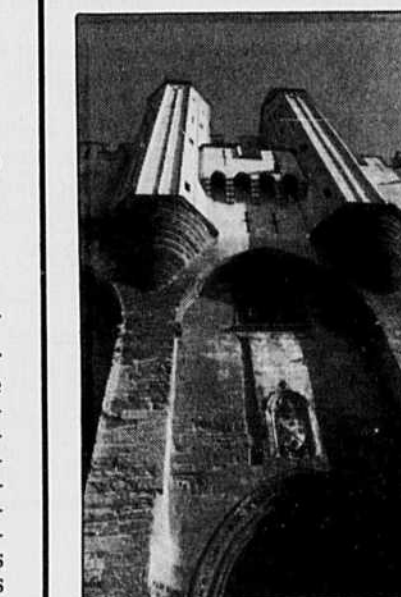
**GUIDE DEBEUR
DES RESTAURANTS
DU QUÉBEC**

en collaboration
Montréal
éditions Thierry Debeur
1989, 168 pages

MÊME s'il exagère un peu en s'octroyant un « quatre étoiles » en page couverture, même si l'on prend la peine de signaler, Dieu sait pourquoi, que le chef Philippe Plumet, de l'établissement du même nom à Granby, aime jouer au golf et au hockey, même si, encore cette année, on persiste à mentionner dans ce guide de restaurants que le Festival western de Saint-Tite, entre autres événements, aura lieu du 8 au 17 septembre, le guide Debeur cuvée 1989 n'en a pas moins de belles qualités. Un bon rapport qualité/prix, comme on dit. Puisse seulement la politique rédactionnelle être plus rigoureuse dans les années à venir.

LES LÉGUMES DU JARDIN
Gérard Meudec
Paris, Larousse
1989, 159 pages

UN ALBUM de qualité, où le papier glacé et des photos d'une clarté à faire saliver rivalisent avec la mise en pages, très soignée. Les légumes sont traités par ordre alphabétique, après que l'auteur eut donné les rudiments de la culture potagère : labour, outils, rotation des cultures, engrais, etc. La seule réserve que nous pouvons émettre, renseignements pris auprès d'un ami agronome, c'est que la réalité potagère française diffère de la nôtre. Les principes de base énoncés dans l'ouvrage sont donc valables; mais attention à leur application et aux dates suggérées pour la plantation.



Le palais des Papes, à Avignon.

**GUIDES EN POCHE :
PROVENCE**
en collaboration
Paris, Hachette
1989, 167 pages

À TÉVAUT de le mettre réellement à l'épreuve, sur place, voilà un ouvrage qui semble marier avec bonheur les guides à savoir historique comme le Michelin vert à, par exemple, le Michelin rouge, qui répertorie hôtels et restaurants. Ce guide Hachette recèle par surcroît sur son papier

Il manquait au Québec un outil de référence qui fasse le bilan de l'actualité politique et qui permette de retrouver rapidement des données relatives à la vie économique, sociale et politique.

Ce livre s'adresse à tous ceux qu'intéresse la politique québécoise. Hommes politiques, fonctionnaires, journalistes, leaders d'opinion et étudiants y trouveront des analyses concises et documentées de l'actualité et des tendances qui ont caractérisé l'année écoulée.

L'ANNÉE POLITIQUE 1987 AU 1988 QUÉBEC

SOUS LA DIRECTION DE
DENIS MONIÈRE

L'héritage de
René Lévesque
Denis Monière

La vie parlementaire
Réjean Pelletier

Les politiques
gouvernementales
André Bernard

Le budget 1988-1989
André Blais et
François Vaillancourt

L'administration québécoise à l'heure des libéraux
Stéphane Dion et
James Iain Gow

Les écueils du lac Meech
Gérard Boismenu

Les relations fédérales provinciales: l'année des paradoxes feutrés
Paul-André Comeau

Les relations internationales du Québec: la marque d'un déterminisme économique
Panayotis Soldatos

La question linguistique
Guy Bouthillier

La vie municipale et régionale
Guy Bourassa

La vie des partis
Jean Crête

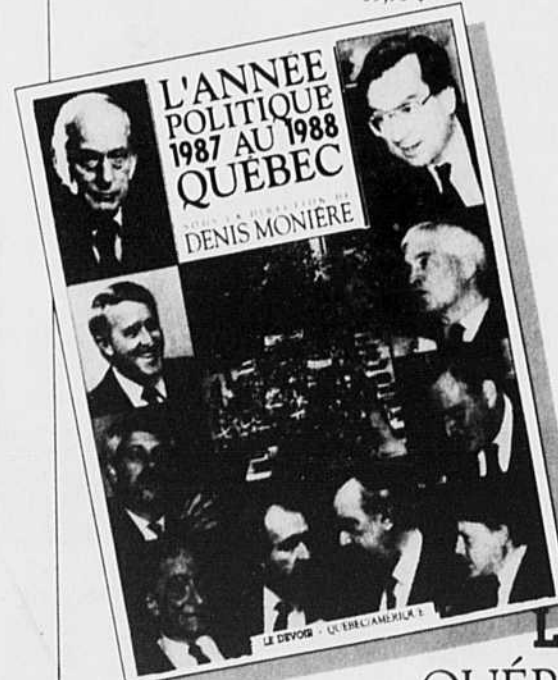
Le mouvement syndical
Jacques Rouillard

Les tendances de l'opinion politique
Édouard Cloutier

Profil du Québec
Robert Boily

Chronologie de l'année politique, septembre 1987 à août 1988
Roger Charland

Liste chronologique des adoptions de projet de loi couvrant la période de septembre 1987 à août 1988
Roger Charland



**LE DEVOIR
QUÉBEC/AMÉRIQUE**

BON DE COMMANDE

Veuillez m'expédier _____ exemplaire(s) de l'ouvrage

L'année politique au Québec 1987-1988

au prix de: 59,95\$ (port et manutention compris).

Vous trouverez ci-joint un chèque ou un mandat de _____ \$,

à l'ordre de: Éditions Québec/Amérique

1380 D, de Coulomb Boucherville (Québec) J4B 7J4

Ou veuillez porter à mon compte: Visa _____ ou MC _____

Compte no _____

Date d'expiration _____ Signature _____

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Téléphone _____

Commandes téléphoniques acceptées: (514) 655-5163

*Ensemble
on peut
vaincre le cancer*

SOCIÉTÉ
CANADIENNE
DU CANCER
CANADIAN
CANCER
SOCIETY

DONNEZ GÉNÉREUSEMENT

La Courte échelle élargit son marché

(PC) — La maison d'édition La Courte échelle, de Montréal, vient de conclure des accords de vente et traduction de ses livres pour enfants dans de nouveaux marchés d'Europe.

L'éditeur Bertrand Gauthier a an-

noncé cette semaine la vente des droits de romans (de Denis Côté et Sylvie Desrosiers) à la maison Forlaget Thode, qui va les commercialiser dans le marché danois.

Vieille langue petit marché — moins de 300.000 personnes parlent

cette langue dans le monde — le livre-jeu *Les Chiffres*, de Roger Paré, sera traduit en islandais. M. Gauthier négocie aussi avec des éditeurs du Mexique et de Grèce.

Par ailleurs l'éditeur Lappan Verlag, d'Oldenburg, vient de sortir dans le marché germanophone *Auf die Welt kommen*, version du livre-jeu *Venir au monde* sur la conception et la naissance; l'ouvrage pédagogique de Darcia Labrosse et Marie-Francine Hébert s'est vendu, depuis septembre 1988, à 100.000 exemplaires dans le monde.

Pour l'Europe francophone, l'entente avec Hachette a donné lieu à la vente de 40.000 exemplaires, au total de trois livres-jeux et quatre romans de la Courte échelle.

BULLES ET DESSINS

Un caillou féodal

LA PIERRE DE FOLIE
tome 4 de *La Balade au bout du monde*
Makyo et Vicomte
Paris, Glénat
48 pages, 1988

JEAN-LOUIS DUFRESNE

SUCCÉDANT à *La Prison* (1983), *Le Grand Pays* (1984) et *Le Bâtard* (1985), *La Pierre de folie* est le quatrième volet de la série « La Balade au bout du monde », de Makyo et Vicomte. Rares sont les auteurs de bandes dessinées qui peuvent se vanter d'avoir suscité autant d'impatience de la part de leurs lecteurs en attente de la suite des aventures d'Arthis Jolinon au royaume de Galthédoc. Depuis la parution du premier album de la série, les succès en librairie de « La Balade au bout du monde » ne démentent pas, et ce particulièrement en Europe francophone. Chez nous, le public québécois de bd, d'abord un public fervent de l'humour sous toutes ses formes, n'a pas porté à cette série toute l'attention qu'elle mérite.

C'est de sa chambre d'un hôpital psychiatrique qu'Arthis Jolinon raconte les derniers développements survenus au royaume de Galthédoc, société féodale, hors du temps et coupée du monde moderne et qui subsiste en vase clos depuis le XVe siècle sans contact apparent avec la réalité actuelle du XXe siècle. Au royaume de Galthédoc, la crise sociale s'envenime. S'y conjuguent la folie du souverain, l'ambition de son fils bâtard, Argon, qui forme une révolte ayant à sa tête Joachin, un joueur de flûte, qui veut renverser l'ordre politique et avec qui Arthis Jolinon s'est lié d'amitié.

L'univers romanesque de « La Balade au bout du monde » est d'une richesse étonnante. L'originalité, le souffle créateur, tient à la capacité de Makyo de renouveler les grands mythes les plus authentiques des récits d'aventure. D'abord, deux mondes con-



tigus que tout sépare : d'une part, la société moderne et, d'autre part, la société médiévale. Ensuite, des rites de passage d'une société à l'autre (l'action de *La Prison* et du *Grand Pays* se situe presque entièrement dans l'antichambre des deux mondes) qui se révèlent davantage pour Arthis Jolinon une descente aux enfers qu'une entrée au paradis. Et enfin, une société médiévale en plein désharroi dont le tissu social se décompose, une notion aux antipodes des clichés éculés de grands chevaliers, de fées et de dragons que l'on charrie habituellement sur cette époque.

Ce qui caractérise la justesse de la construction narrative du récit, c'est qu'en toile de fond de cette sociologie de la lutte contre le pouvoir royal, Makyo entretient, et ce avec brio, auprès du lecteur un questionnement constant sur la validité du caractère surnaturel des éléments qui composent cette société féodale. Car, mythologie moderne oblige, une société féodale sans allégorie alchimique et magique demeure difficilement concevable. Cette pierre de folie a-t-elle ce pouvoir d'apporter le malheur à celui qui la porte ou n'est-elle, en fait, qu'un vulgaire caillou ? La folie qui semble régner à Galthédoc est-elle liée à celle de son souverain ou le

fruit d'une malédiction prononcée par le maître Apis contre le royaume à la disparition inexplicable de sa reine ? Et celle d'Arthis Jolinon, enfermé dans cet hôpital psychiatrique du « Grand pays », émane-t-elle du port à son insu de la pierre de folie ou des contrechocs de cette descente aux enfers qui a gravement affecté son intégrité physique et mentale ? Makyo sème le doute et le lecteur, ballotté par cet univers perpétuellement en déséquilibre, referme cet album conquis.

Il importe de souligner l'apport du dessin de Vicomte à la réussite de cette série. Gagnant, entre autres récompenses, du grand prix de la Ville de Paris en 1983, du Crayon d'or à Aix-en-Provence et du Soleil de bronze à Sierre en 1984, le dessin de Vicomte a subi au cours de cette série une évolution impressionnante. Ce quatrième album, par son graphisme impeccable et son réalisme époustouflant, illustre admirablement la maîtrise de son art. Les pastels doux et doux du monde moderne s'opposent aux couleurs vives au royaume de Galthédoc. Au-delà du spectacle, le spectaculaire est de rigueur dans ses mises en plan et dans son découpage narratif. Son souci du détail nous offre des scènes d'une grande beauté et d'un équilibre de très haut calibre. En complémentarité avec la dérive sociale du royaume de Galthédoc que scénarise Makyo, cette entreprise sur le réalisme du dessin de Vicomte constitue un des aspects les plus forts de l'évolution de la série.

La Pierre de folie marque un premier dénouement de « La Balade au bout du monde ». C'est en reliant les premiers albums de la série qu'on remarque à quel point l'oeuvre de Makyo et Vicomte a su, au cours des ans, s'enrichir et se nourrir de cette simple idée de départ du système de ce royaume féodal qui persiste dans notre monde moderne. Quatre albums plus tard, Makyo et Vicomte ont entre leurs mains les germes d'une grande oeuvre à poursuivre.

Gastronomie

Chiche ! les primeurs du printemps

JOSÉE BLANCHETTE

PROVENCE GOURMANDE
Carey et Julia More
Paris, Flammarion, 159 pages

DES OLIVES dans la tapenade, des truffes dans l'omelette, de la rascasse dans la bouillabaisse et du rosé dans la carafe sont autant de lieux communs dignes d'un roman de Pagnol. Néanmoins, la Provence affiche des couleurs et des odeurs inespérées à mi-chemin entre Tulette et Suze-la-Rousse. Égarés dans le terroir profond balayé par un mistral entêté, ces auteurs initiés (malgré qu'étrangers) nous font faire le tour du jardin provençal.

Ce livre de collection varie les genres, juxtaposant de magnifiques photographies bucoliques à un texte mi-allégorique, mi-nostalgique. Quelques recettes « authentiques » agrémentent le propos, plus proche du journal de bord ou du recueil anecdotique que de l'essai savant.

La Provence nous livre ses secrets sans trop rechigner, peuchère ! Rien qu'au marché de Châteaurenard, les blettes, pois mangetout, cornichons, coeurs de fenouil, basilic et tresses d'ail répandent leur parfum tenace ou ténu. C'est là qu'on se procure courgettes, tomates, poivrons, oignons et aubergines pour préparer les fameux légumes farcis ou la classique ratatouille. Et puis...

« ... On respira des haies entières; on respira la gomme fraîche de la prune, la lymphe fluide de la pêche; on respira le lait de l'amande et le suc du poirier; on respira la sève mère des jardins encore nourrie de son sucre... » (Henri Bosco, *Sylvius*).

LE JARDIN D'HERBES

John Prentis
Montréal, éditions de l'Homme
JADIS et naguère, les jeunes épouses cachaient de l'aneth dans leurs chaussures avec un peu de sel, non pas pour chasser les mauvaises odeurs mais plutôt pour en appeler de la bonne fortune. On donnait aussi une feuille de basilic et une plume d'hirondelle à la femme enceinte afin de faciliter son accouchement. Au Moyen Âge, on attribuait au cerfeuil le pouvoir de purifier le sang au printemps et ses feuilles séchées s'employaient à soulager tant bien que mal les douleurs articulaires.

Autant de croyances et de mythes que ce petit livre indispensable rap-

pelle à nos mémoires oubliées des cérémoniaux d'autrefois. À l'aide de symboles explicites, on apprend à mieux connaître les besoins de ces plantes qu'on prétend fines, assurément cultivées, annuelles ou vivaces. Nutritives et économiques, ces herbes égaient la cuisine d'été et se manifestent comme autant de bons souvenirs l'hiver venu.

LA CUISINE AUX HERBES

Simone Devaux
Paris, J'ai lu

TRUCS de conservation, histoire, illustrations, recettes de ma grand-mère et de ma grande sœur font de ce petit livre un bon conseiller en la matière. On y apprend comment cultiver les herbes et avec quel doigté les cuisiner. Des vinaigres à concocter soi-même aux fromages au cumin ou à la sauge à découvrir chez le fromager, une initiation aux herbes chargées de parfums et de mystères faciles à percer.

CONSERVES FAMILIALES

Henriette Lasnet de Lanty
Paris, Flammarion

CE LIVRE à l'ancienne s'adresse à la « maîtresse de maison » qui aurait encore le temps de mettre petits pois, pois, pois et betteraves en boîte. Pour ceux qui, d'aventure, voudraient stériliser leur ail des bois ou leurs têtes de violon, les principes techniques et millénaires de la conservation y sont dévoilés. Gelées, confitures et marinades aussi traditionnelles que la marmelade de baies d'aubépine ou la confiture de baies de rosiers peuvent remplacer momentanément le beurre d'arachide du petit déjeuner. Conserves de viandes et de poissons, de jus de fruits et de champignons se promettent de vous occuper les deux mains durant la belle saison.

À LA DÉCOUVERTE DU MONTRÉAL MULTIETHNIQUE
JoAnn Isenman
Montréal, éditions La Presse

AVEC le vrai printemps retrouvé, les petites boutiques d'alimentation spécialisées, négligées durant la saison froide, refont surface dans la vie de quartier. On peut à nouveau humer les odeurs de gâteaux cuits ou de café torréfié, flâner du côté des fumoirs à poissons ou des boutiques de plats à emporter. D'est en ouest, ce journal de bord d'une aventurière de l'alimentation nous fait découvrir un Montréal de plus en plus coloré et quasi déroutant de diversité. Pour

les curieux, effrayés à l'idée de pousser une porte étrangère, JoAnn Isenman (anciennement de Perzow et Masson) a pénétré au coeur de l'inconnu, alléchant comme la guele du loup.

RECETTES POUR SOPHIE

Jean Bardet
Paris, Robert Laffont

CE RECUEIL, soigné n'est pas sans rappeler le magnifique ouvrage *La Nature dans l'assiette*, de Georges Blanc, chez le même éditeur. Cette fois-ci, on a fait appel au chef Jean Bardet, de Tours, pour redonner à la cuisine primeur son droit de parole. Il signe ici une version plus modeste et moins ambitieuse que son contemporain Georges Blanc. La photographie, pleine de sève et sans rapport direct avec le propos, réjouit l'oeil autant que l'imagination. Les recettes, comme presque toujours dans cette collection, sont rébarbatives à souhait et assez compliquées pour effrayer les néophytes. La cuisine au beurre, c'est bien difficile, mais c'est bien meilleur que la cuisine à l'eau !

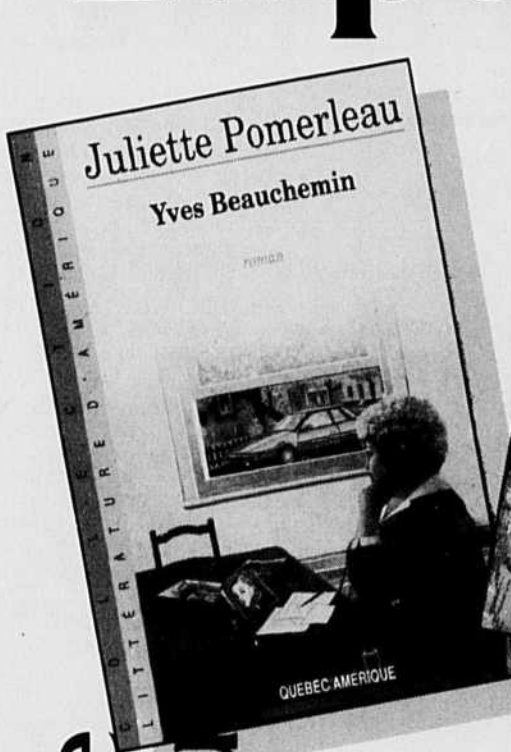
Saumon cuit à l'unilatéral beurre de tomate à la moelle, mousse de bécas (notez qu'il vous faut une bécasse mortifiée deux jours et pendue par le bec à l'ombre à l'extérieur), filet de dorade aux moules et aux pistils de safran, ris de veau braisé au jus et morilles et jambon de parme, rien ne vous arrive tout cuit dans le bec. À moins que vous n'alliez du côté de Tours goûter à ces merveilles, l'hémisphère gauche de votre cerveau en sera quitte pour saliver un bon coup.

200 RECETTES POUR CORDONS BLEUS FAUCHÉS

Nathalie de Loeper
Paris, Acropole

EN CES PÉRIODES de budgets successifs, où pas même le percepteur d'impôt n'échappe au cauchemar, ce livre sans prétention peut rachapper quelque peu la sauce. Redécouvrir les haricots rouges en salade, les fèves fraîches aux moules, les lentilles aux croûtons ou les pois chiches à la crème aigre, la quiche au jambon ou la soupe de queue de boeuf, les filets de rascasse ou la fondue de merlans sont autant d'économiques et savoureuses intentions au menu du jour. Les pâtes, les omelettes, les gratins et les compotes s'affichent en guise de solutions pas-chers-pas-tristes pour accommoder la vie de tous les jours. Nouveaux riches s'abstenir.

Emportez-les en vacances!



Juliette Pomerleau

Yves Beauchemin

C'est un régal gargantuesque, une symphonie pour grand orchestre... l'extraordinaire conteur m'a souvent fait trépanner d'impatience.

Jean-Roch Boivin **Le Devoir**

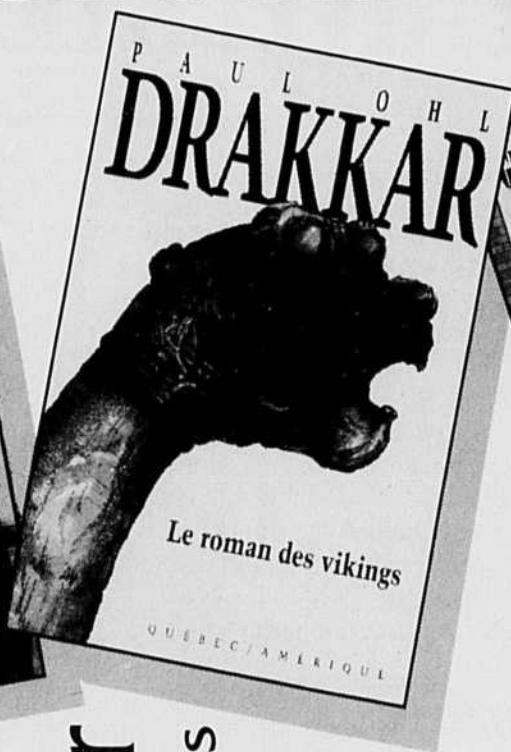
[...] une série d'aventures époustouflantes [...] Et le plaisir est garanti.

Anne-Marie Voisard **Le Soleil**

Un nouveau roman plein de richesses.

Réginald Martel **La Presse**

692 pages - 24,95 \$



Drakkar

Le roman des Vikings

Paul Ohl

Elle est fascinante, l'histoire de cette Islande colonisée par les Vikings... L'auteur excelle à décrire l'horreur des combats, la magie des rêves et la beauté des grands espaces... Épopée et saga, Drakkar est une oeuvre au souffle ample [...] Une autre belle réussite pour un écrivain qui [...] marche dans la foulée des Michener et Clavell.

Jean-Roch Boivin **Le Devoir**

542 pages - 24,95 \$



Je vous salue, Marcel-Marie

Georges Dor

Un beau livre qui vous ravigote comme

un bon vin qui fait revivre le passé en ne lui enlevant rien de son parfum [...] J'ai laissé le roman susciter en moi les images, reconstituer les formes, animer les décors. Opération réussie.

Jean Éthier-Blais **Le Devoir**

226 pages - 18,95 \$



À la découverte des parfums

Claude D'Astous

Saviez-vous que le parfum moderne est né des recherches des alchimistes du Moyen-

Âge sur l'Élixir de Longue Vie?... ou que le liquide dans le flacon que vous achetez vaut parfois moins de 1% du prix de vente?

Claude D'Astous nous entretient aussi de l'odorat, de la classification des parfums, de la publicité qui les entoure, de l'art de se parfumer, etc.

187 pages - 18,95 \$



Les mémoires de mon corps

Suzanne Bougie

Comment réagit-on devant un diagnostic implacable d'arthrite chronique lorsqu'on a quarante ans, une carrière et deux beaux enfants? À l'aide de diverses médecines douces, de l'anti-gymnastique et de l'ima-

gerie mentale, Suzanne Bougie va à la découverte des causes possibles de son mal-être en fouillant son passé jusqu'à sa vie intra-utérine. C'est la découverte et l'amour de soi qui rendent alors possible l'autoguerison, cette puissance curative infinie présente en chacun de nous.

256 pages - 18,95 \$

LE PLAISIR DES MOTS

La dive bouteille et le bon pain

MARIE-ÉVA DE VILLERS

DU LATIN populaire *butticula* signifiant « tonneau », le nom *bouteille* remonte au XIII^e siècle. Selon leur capacité et les précieux crus qu'elles contiennent, les bouteilles de vin reçoivent diverses appellations.

Ainsi, la demi-bouteille des vins d'Anjou est une *fillette* alors que la bouteille de bordeaux peut être notamment une *dame-jeanne* (environ trois bouteilles), un *double-magnum* (quatre bouteilles), une *impériale* (huit bouteilles). Le xérès se vend en *pinte* (demi-bouteille) ou en *quart* (une bouteille).

C'est la bouteille du fabuleux champagne qui comporte le plus de variantes selon le *Larousse gastronomique* (Larousse, 1984). Outre le quart, la demi-bouteille et la bouteille, se côtoient :

— le *magnum* (deux bouteilles) du latin *magnum* signifiant « grand »,
— le *jéroboam* (quatre bouteilles) du nom des premiers souverains du royaume d'Israël dont les règnes furent des périodes de prospérité,
— le *mathusalem* (huit bouteilles) du nom d'un patriarche de la Bible qui aurait vécu plus de 900 ans.

— le *salmanazar* (12 bouteilles) du nom de cinq rois d'Assyrie,
— le *balthazar* (16 bouteilles) du nom d'un roi de Babylone célèbre pour avoir festoyé alors que sa ville était assiégée,
— le *nabuchodonosor* (20 bouteilles) du nom d'un puissant souverain de Babylone qui fit de sa ville la métropole du monde oriental.

Les ancêtres de la bouteille sont l'*amphore* de l'Antiquité, vase de terre cuite à deux anses symétriques, et l'*outre* qui était constituée d'une peau de bouc cousue.

Pour accompagner le vin, vous hésitez entre une bonne miche de pain, une couronne, un pain de fantaisie, un parisien, une boule de campagne, un pain de ménage, un pain de mie, un pistolet, une ficelle ou une belle baguette.

Peut-être préféreriez-vous les spécialités de la boulangerie citées par Lionel Poilâne dans son *Guide de l'amateur de pain* : l'*artichaut*, hérissé de tronçons dorés; la *coupiette* corse formée de deux gros lobes; la *fouée* tourangelles; la *fouace* du Languedoc; la *main* provençale avec ses quatre doigts; la *miette* du Midi ou les *tresses* alsaciennes.

Mots gourmands et savoureux qui se boivent goulûment ou se dévorent à belles dents.

◆ Sulitzer

pour me défendre alors qu'on m'assoyait sur le banc des accusés. C'est pourquoi je parle de mauvais procès. Et mettre Sulitzer à la Une du magazine *Lire*, ça fait hausser les ventes. Sulitzer en couverture, ça se vend peut-être mieux qu'un autre; vous savez qu'il a vendu 200.000 exemplaires de son magazine avec moi en couverture, alors qu'habituellement il en vend autour de 80.000...

À 43 ans, Paul-Loup Sulitzer se porte bien. « J'ai poussé trois cris lorsque je suis né, dira-t-il. Un pour l'amour, un pour l'argent et un pour la santé. » Que vouloir d'autre ? La réussite lui va comme un gant. Mais il ajoutera que l'essentiel dans la vie, c'est l'amour, tout comme dans son dernier roman, *Sur les routes de Pékin*, où l'amour entre les deux personnages triomphera de tous les obstacles, sauf celui de la mort, bien entendu. Accompagné de sa femme, une styliste chilienne qui lancera à l'automne une collection de mode à Paris puis à Montréal, il dira que sa plus grande passion, c'est elle, sa femme. Et « son bouchon ». C'est sa fille qu'il a surnommée ainsi, parce qu'elle pétillait.

Jacques Chirac lui remettait en 1987 la Médaille de vermeil de la Ville de Paris et François Léotard, ministre de la Culture, l'Ordre national du mérite. C'est à double titre qu'on le décorait : comme économiste et comme romancier, ce qui faisait bien plaisir à l'auteur qui

cherche à démystifier et à réhabiliter la notion d'argent auprès de ses lecteurs. Et le livre est bien pour Sulitzer une marchandise : « Dès qu'il est vendu, c'est un produit. Un produit culturel, mais un produit. Je rêve de voir dans les supermarchés de la publicité pour Marcel Proust, pour Albert Cohen, pour Albert Camus... entre deux poireaux. Ce serait tout de même mieux que 3615, appelez ma sœur Rebecca sur le Minitel. On fait du marketing sur tout aujourd'hui, pourquoi pas sur les livres ? »

◆ Zumthor

Aussi loin qu'il se souvienne, il a toujours répété des vers pour se laisser bercer par le rythme des phrases et les consonances des mots. À partir de 14 ans, il compose lui-même des poèmes. Son premier recueil est paru alors qu'il avait 20 ans. Il s'intitulait, comme par hasard, *Le Chevalier* et pastichait des chants de Dante. Depuis, il n'a jamais cessé d'écrire des poèmes. Mais il ne les publiait pas jusqu'à tout récemment parce qu'il jugeait cette activité trop intime.

Paul Zumthor se considérait toutefois écrivain à 20 ans. Mais, pour gagner sa vie, il se consacra à l'enseignement supérieur et à la recherche. Il s'est pris au jeu et a commencé à aimer l'enseignement vers 35 ans. Entre 1945 et 1955, il n'a presque rien écrit, tellement il était préoccupé par la recherche universitaire.

Cette nouvelle est extraite de L'Opuscul, recueil qui rassemble les meilleurs textes des élèves du collège Durocher, de Saint-Lambert.

SUZANNE COMMEND

étudiante, secondaire V

LE JOUR descendait lentement sur Paris, ses vieux immeubles, sa circulation infernale et ses habitants agités. Perdue dans cette foule, une jeune fille marchait avec hâte vers sa demeure. Elle avait une allure distinguée et simple à la fois. Elle se pressait sagement, sans bousculer personne, s'excusant, rougissant et confuse d'avoir renversé le paquet que portait cet inconnu. Elle était étudiante en droit à la Sorbonne. Ses parents étaient fiers de leur fille unique si sage, si attentionnée; « presque parfaite » disaient-ils.

Elle arriva à proximité d'une vieille maison à l'architecture très ancienne et monta lentement les cinq étages qui la menaient à son logis. Arrivée chez elle, elle ouvrit la fenêtre et regarda dehors : à travers le brouillard, elle distinguait les silhouettes des arbres squelettiques qui se faisaient déshabiller par le vent déjà plus froid d'octobre, le ciel gris, nuageux, la fumée des usines, des voitures, et la pluie, toujours la pluie. Cette pluie qui vous noyait dans la mélancolie, la grisaille, et qui vous donnait le cafard. Elle se sentait

seule, si seule ce soir-là. Et vide aussi.

Dans le silence profond de sa demeure, elle entendait les voix des locataires habitant dans l'appartement adjacent au sien. Soudain, mue par un inexplicable sentiment de curiosité, elle s'approcha du mur d'où parvenaient les voix et, un peu honteuse, elle colla son oreille contre la paroi glacée et essaya de distinguer les paroles qui s'échangeaient. Elle percevait deux timbres différents : celui d'un jeune homme et d'une femme, jeune aussi, son épouse probablement, qui parlait avec l'accent chantant et mélodieux des Marseillais. Sans pouvoir toutefois comprendre parfaitement, elle sentait toute la tendresse des mots et elle se sentit encore plus seule et vide. Elle enviait avec amertume leur amour et leur complicité. Elle restait là, plongée dans ses pensées mélancoliques et se laissait bercer par la douce mélodie des voix. Le lendemain soir, après une longue journée d'attente, elle colla une fois de plus son oreille contre le mur. Elle écouta les paroles échangées qu'elle percevait déjà plus distinctement. Pendant deux semaines, tous les soirs, elle écouta avidement le son des deux voix qui s'unissaient en une seule pour former une mélodie harmonieuse, la

plus belle symphonie jamais composée, pensa-t-elle, car c'était celle-là même de l'amour.

À présent, elle ne pouvait plus se passer des voix; c'était devenu comme une obsession, comme un analgésique qui endormait la triste et monotone réalité de sa vie et qui la projetait dans un monde de rêve et d'amour. Elle s'imaginait à la place de cette femme, elle entendait la voix grave et douce de l'homme, elle rêvait que ces tendres paroles qu'il murmurait lui étaient adressées. Elle en vint à détester la voix féminine, à en être jalouse et à imaginer que la femme quitterait son mari et que celui-ci, la rencontrant par hasard dans les escaliers de l'immeuble, tomberait éperdument amoureux d'elle. Elle se laissait emporter par ce délire plein d'espoir et imagina un soir cette conversation qu'elle pourrait avoir avec sa mère :

— « Je suis amoureuse, maman. »
— Ah oui ! Et de qui donc, ma chérie ? »

— D'une voix, maman, d'une voix... Mais si tu savais comme elle est belle ! »

Alors elle pleurait doucement et s'endormait ainsi, la tête reposant contre le mur dur et froid.

Et puis un soir, appuyée contre le mur comme à l'habitude, prête à mourir pour qu'une fois, une fois seulement, elle puisse voir l'homme à qui appartenait cette voix qu'elle ai-

mait, elle entendit un silence étrange, un silence loud et pesant. Elle attendit, retenant anxieusement sa respiration, que les voix se remettent à parler. Et puis soudain, un bruit qui ressemblait vaguement à un sanglot étouffé. Étonnée, elle écouta avec yeux d'attention encore quand, tout à coup, retentit une détonation qui la fit sursauter et la plongea dans un affolement incontrôlable.

Elle sortit avec précipitation et sans réfléchir, ouvrit la porte de l'appartement qu'elle avait si souvent souhaité voir. Elle resta sur le seuil, pétrifiée d'horreur et de désespoir devant le sinistre tableau qui s'offrait à ses yeux : elle découvrit un vieillard aux yeux fixes et sans vie, couché sur un lit de fer. Une mare de sang s'agrandissait sans cesse à ses pieds. La pièce était dans une triste désolation : les seuls meubles en étaient une table, deux chaises et ce lit dans lequel il reposait pour toujours. S'avançant avec effroi comme un automate dans la pièce à demi éclairée, elle vit sur la table un billet sur lequel étaient écrits les mots suivants : « Je ne peux vivre sans toi, Brigitte. Je viens... » Elle regarda le vieillard avec une immense pitié et une douleur intense. Et puis elle baissa les yeux et vit une cassette qui gisait sur le sol froid et sombre, vestige immortel de son amour perdu.

chir, souvent dans l'illégalité, pour vivre. Que les frontières soient géographiques, politiques, mentales ou autre ne change rien. Les nouvelles illustrent, d'ailleurs, la plupart des limites imposées à l'homme contemporain.

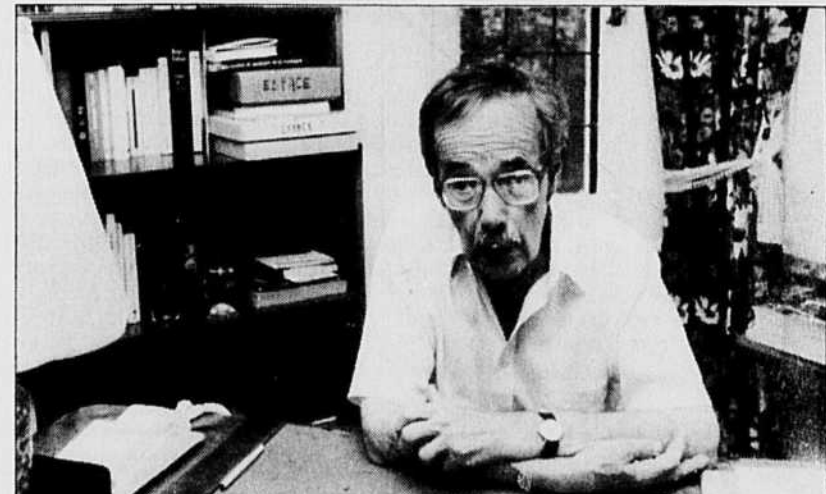
Dans la première partie des *Contrebandiers*, trois nouvelles soulignent que le silence isole souvent les individus. Dans la seconde partie, trois autres montrent l'impossibilité de trouver des terrains d'entente. Dans la troisième partie, quatre nouvelles rassemblent des souvenirs d'enfance de Paul Zumthor et montrent les passages de l'enfance à l'adolescence et ensuite à l'âge adulte. Dans la quatrième partie, deux nouvelles exposent la distance ou le manque de distance entre l'homme et la bête. Enfin, dans la cinquième partie, quatre nouvelles illustrent des comportements limites.

Le passage du roman à la nouvelle, comme bien d'autres passages, d'ailleurs, ne semble pas difficile pour Paul Zumthor. D'après lui, le roman est une grande structure qu'il faut construire patiemment pièce par pièce, tandis que la nouvelle doit

être une vue d'ensemble immédiate. Il ne peut pas, d'ailleurs, s'interrompre en écrivant une nouvelle, tandis qu'il peut laisser en chantier un roman.

La seule limite que n'a jamais franchie Paul Zumthor, outre la mort évidemment, c'est celle de la solitude. Ce grand communicateur,

que ses élèves adoraient, trouve toujours au fond de lui un terrain vierge qu'il ne parvient pas à communiquer. C'est peut-être sa grande sensibilité qu'on percevait bien au cours d'un entretien de trois heures. De toute façon, d'après Paul Zumthor, il faut multiplier les frontières pour le plaisir de les franchir.



Paul Zumthor à sa table de travail.

PHOTO JACQUES GRENIER

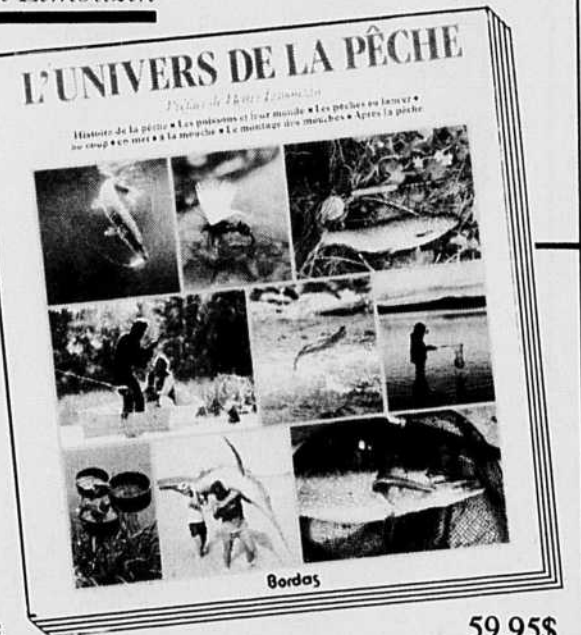
L'UNIVERS DE LA PÊCHE

Préface de Henri Limouzin

• Histoire de la pêche • Les poissons et leur monde • Les pêches au lancer • au coup • en mer • à la mouche • Le montage des mouches • Après la pêche

L'univers de la pêche est un guide international écrit par des pêcheurs choisis dans différents pays pour leur maîtrise des diverses techniques de la pêche. Avec plus de 300 photographies en couleurs et 250 dessins, c'est un des guides les plus complets sur la pêche jamais publié.

Bordas En vente chez votre libraire



59,95\$

Louise Courteau

éditrice

VOS LECTURES D'ÉTÉ

ÉMOTION



JUSQU'AU BOUT DE L'AMOUR
PIERRE DAGENAIS

Un drame humain où Roméo et Juliette deviennent Jean-Paul et Geneviève et où l'obstacle s'appelle cancer en phase terminale.

234 pages 16,95\$

ACTION



LES CONQUÉRANTS DE SHADDAI
ANDRÉ DE SÈVE

Dans un univers de pure énergie, des entités démoniaques entraînent un groupe d'aventuriers au cœur d'une course fascinante. L'un d'eux en porte à son insu l'enjeu : un effroyable document scellé dont la révélation pourrait engendrer un déséquilibre des forces en présence.

566 pages 29,95\$

MÉDITATION



LA MUSIQUE DES MOTS
GISÉLE LÉGARE

Aimer lire et découvrir dans la lecture une manière d'entrer en communication avec la musique intérieure des autres, hommes et femmes sans exception. Écouter chacune de leurs partitions musicales et apprendre à voir l'influence réciproque de ces points de vue sur notre aptitude à vivre.

340 pages 29,95\$

MÉDITATION



VERS UNE NOUVELLE FORME D'INTELLIGENCE
JEAN BOUCHART

La pratique de la méditation vue par un physicien nucléaire.

184 pages 17,95\$

Diffusion Louise Courteau

7433, St-Denis, Montréal, QC H2R 2E5. Tél.: (514) 272-1160 Fax: (514) 272-4743

disponible chez votre ami(e) libraire

Une éducation sentimentale.

En 1943, Judith a 17 ans. Réfugiée à la campagne, pour échapper à la guerre, elle y rêve d'un passant aussi beau qu'indifférent qu'elle surnomme « Belle ombre ». Plus tard, à Paris, mûrie par les malheurs et les joies, l'adolescente est devenue une femme, et pourtant ce souvenir continuera à l'obséder. Un portrait de jeune fille inoubliable dans un univers foisonnant. Roman: 19,95\$.



Flammarion

